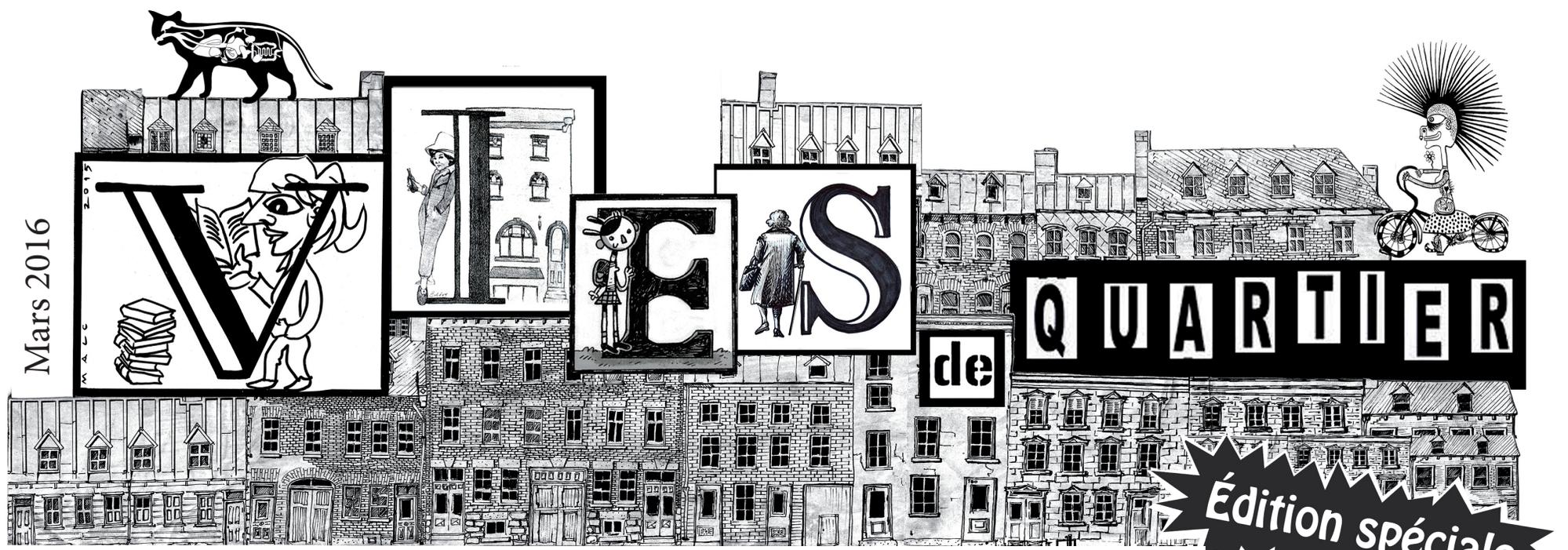


Mars 2016



Le faubourg Saint-Jean selon ses gens de 7 à 77 ans

Un projet présenté par la Maison de la littérature

Édition spéciale

6000 exemplaires

Marcher dans la rue

Par Renaud Pilote

J'ai sillonné de long en large
 Les rues un peu croches du Faubourg Saint-Jean
 En allant à la petite école
 En revenant du théâtre
 Du Thang Long à Lucien-Borne
 Ou vice versa

Marcher dans la rue aide grandement au bonheur
 Dans le sens contraire du sens unique
 À part peut-être sur d'Aiguillon vers 5 heures
 On peut penser à autre chose qu'à éviter
 Les portes qui s'ouvrent brusquement
 Les blocs de béton servant de marche
 Et les poteaux de bois avec des broches dessus
 Qui scrappent les coats

Coin La Tourelle / Sainte-Geneviève
 On entend craquer le courant
 Tout ce filage suspendu
 semble pour le moins précaire
 On pourrait toujours enfouir tout ça
 Mais à un moment donné, les travaux, ça va faire
 Ma seule peur pour l'instant :
 Ressembler à Bart Simpson
 Si j'enlève ma tuque

La plupart des voitures que l'on croise
 Se cherchent une place de stationnement
 On les recroise au bout de deux minutes

Encore pleines d'espoir
 Sur les vignettes
 Le numéro de la zone est le 1
 L'endroit est clairement convoité

Quand la nuit tombe, on est tranquille
 On aperçoit parfois de beaux salons éclairés
 Si on se tourne la tête
 Ce n'est pas du voyeurisme
 Que d'entrevoir la vie tranquille
 D'une plante verte à côté d'une télé
 J'ai souvent piqué une jasette
 En flattant un chat

sur le rebord d'une fenêtre ouverte
 Je savais le nom du chat
 Mais pas celui du gars
 C'est un peu ça, Saint-Jean-Bapt'

Je vais comme je le sens, c'est selon :
 Saint-Gabriel par la ruelle
 Claire-Fontaine sur les fesses
 Richelieu à reculons
 Saint-Olivier à cloche-pied
 Sutherland du bout du cœur

Depuis vingt ans peu de choses ont changé
 Deligny a eu des escaliers
 La rue Sainte-Claire s'est partagée
 La rue Racine s'est Philippedorvalisée
 Mais pour le reste
 L'immortelle Martello
 L'incessant ascenseur
 Les dépanneurs dépannant
 Et moi

Dans un sillon de pneu
 L'hiver
 Marchant dans la rue



Bill Vincent, *En attendant*, 1976

Splendeurs et misères du quartier Saint-Jean-Baptiste (1/2)

Par Gilles Simard

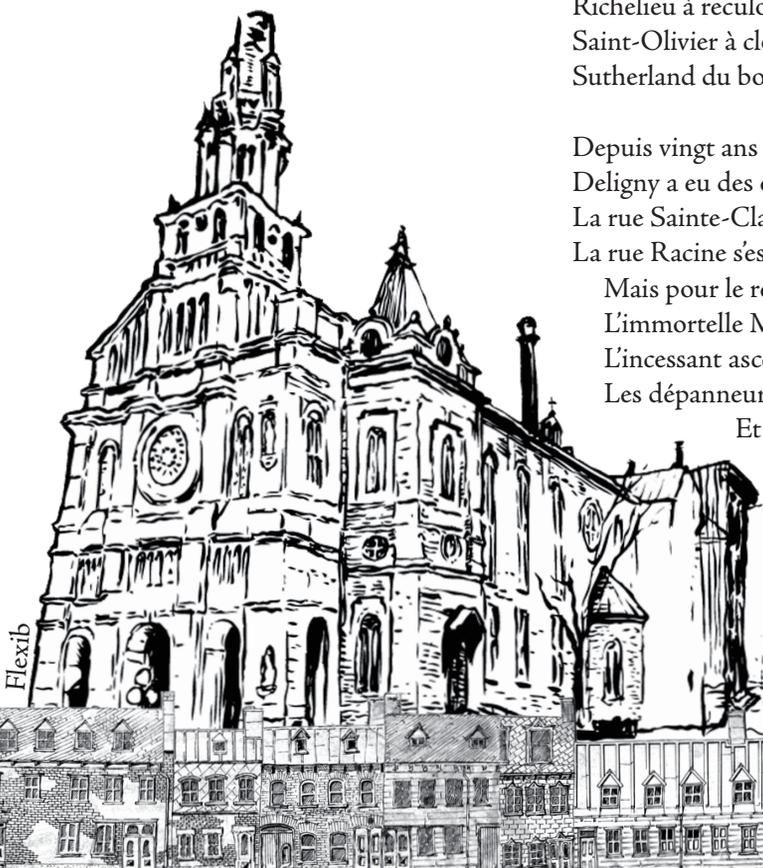
J'aime ce quartier de pierres grises et de briques rouges où se superposent différentes strates d'histoire. Un quartier dont les rues étaient autrefois bordées par des trottoirs de bois.

J'aime ce faubourg dont les maisons soudées les unes aux autres se répètent comme autant de litanies. Maisons à toit plat ou toit mansard, à toit Second Empire ou construits en terrasse. Bâtiments de bourgeois ou d'ouvriers, dont les oriels et les lucarnes auront vu se succéder tant de processions et de défilés, de miliciens, de zouaves, de soldats, de pompiers, de flics et de curés depuis Abraham Martin jusqu'au Sommet des Amériques, en passant par la crise de la conscription et celle d'octobre 70.

J'aime me laisser porter par ces rues dont les noms résonnent et m'échantent... Claire-Fontaine, Saint-Gabriel, Richelieu, Saint-Olivier, Lavigneur, Latourelle, Sainte-Claire, Sainte-Marie, Sainte-Geneviève.

J'aime voir le soleil qui roule au-dessus de la Maison Mallet, à l'aurore, et qui va incendier les montagnes Laurentiennes, le soir venu.

J'aime ce faubourg, avec sa population généreuse et bigarrée, sa tour Martello et ses fantômes, son cimetière protestant vide et ses petites échoppes colorées le long de la Saint-Jean. Où chaque commission, chaque emplette devient matière à sortir pour aller s'encanailler. J'aime ce faubourg!



Marc Bourin

Mes commerces de quartier

Par Simon Bégin

Mon univers commercial comporte trois niveaux : la grande périphérie avec ses centres d'achat géants et ses méga cinémas où je souhaite mettre les pieds le moins souvent possible, la proximité sympathique de la rue Cartier et de la rue Saint-Jean où j'aime me retrouver pour un bon film au Cartier ou une épicerie plus substantielle, et l'autre niveau, plus intime, presque organique, de mon dépanneur, de ma quincaillerie et de mon garage de quartier.

J'ai la chance exceptionnelle d'habiter à moins de cinq minutes à pied de ces trois amis, l'Épicerie Saint-Olivier, la Quincaillerie Saint-Jean-Baptiste et le Garage Saint-O. Il y a sans doute d'autres endroits à Québec où cela est possible, mais dans ce petit coin de Saint-Jean-Baptiste, c'est différent. Nous ne sommes pas sur une artère dite « commerciale », mais dans des petites rues, entre nous, comme au village.

Ces petits commerces, vous ne les verrez pas tenir kiosque lors de la Fête de quartier sur la rue Saint-Jean. Ils sont d'une autre nature, plus discrets, presque invisibles, mais aussi plus essentiels. On est porté à les prendre pour acquis, à oublier que la caisse de bière, le galon de peinture ou le changement d'huile qu'on achète ou qu'on fait faire dans une grande surface, de un, ne sont pas nécessairement moins chers et, de deux, sont autant de petits coups qu'on porte à notre propre qualité de vie.

Je m'aperçois en vieillissant à quel point ces trois commerces sont importants pour moi. Pas seulement pour le côté pratique, mais pour quelque chose d'autre, quelque chose de plus intangible, comme s'ils m'appartenaient et que je leur appartenais. Ils dépendent de moi et je dépends d'eux dans une sorte d'écosystème.

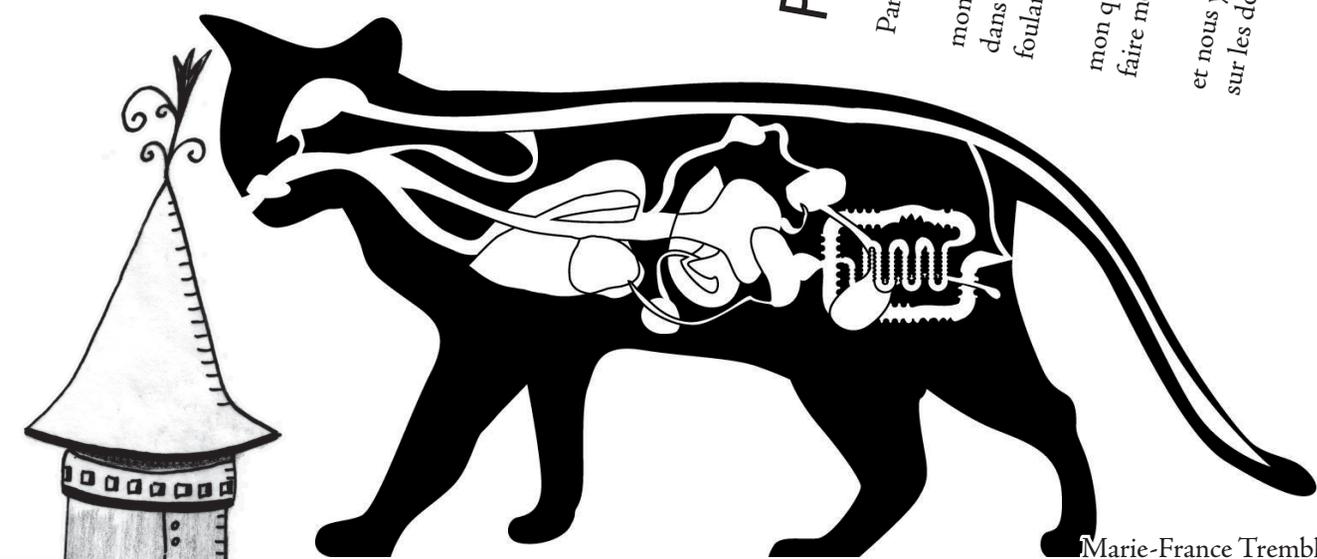
Plus que l'église qui vient de fermer, plus que le parc qui n'existe pas, ce sont eux qui font la différence entre ce qu'on appelle la vie de quartier et le cauchemar de la banlieue.

Pour paraphraser la chanson de Louise Forestier, NE TOUCHEZ PAS À MA VIE DE QUARTIER!

Perce-neige

Par Laetitia Beaumel

mon quartier en est un de grands espaces vaste comme un fleuve où les voix s'étouffent dans le coton des neiges entre les arbres mûrs les portes fines la vie suinte comme un foulard coloré perdu au coin dans le soir qui s'accélère mon quartier en est un de vents libres traversé de part en part de rumeurs tranquilles à faire monter le port jusque dans nos paumes gercées et nous y fleurirons sous les bancs du gel craqués comme des cuirs sur les dos qui circulent de silences en silences



Ma rue

Par Micheline Lespérance

Rue de la Tourelle
Assise sur son fauteuil de pierres
Comme une reine

Habité par une tour
Comme un château

Fière et digne
Elle ondule
tel un ruban
posé au volant
D'une robe de bal

Visitée au petit matin par la lumière
Qui lèche ses murs de briques
Sédentaires et rassurants

Heure après heure
Cette rue est chatouillée
Par la musique de la vie



La Librairie Saint-Jean-Baptiste : un milieu de vie

Par Yvon Boisclair

En entrant, il y a un poêle en fonte. Dans cette librairie, on vend et on achète des livres. C'est aussi un café. On y sert breuvages, bières, pizzas et muffins. Il y a des activités le soir : musique, chanson, poésie, conférences et contes. Une fois par mois, on présente un concert de musique classique.

Ils sont trois à animer cet endroit : David, le propriétaire, et deux artistes, Xavier le dessinateur et Stéphane l'auteur-compositeur-interprète.

Ce commerce a vécu un événement important en juin dernier. David s'est porté acquéreur d'une succession. Il s'agissait de sept mille livres entassés dans un 3 ½. Pendant un mois, du soir au petit matin, avec de l'aide, il s'est mis à vider l'appartement. Il a vendu en vrac une partie du lot, a fait des soldes et a entreposé le restant. Il a maintenant un inventaire pour plusieurs années.

Si vous allez à la Librairie Saint-Jean-Baptiste, n'oubliez pas de visiter la toilette éditoriale. Vous y trouverez, en plus des affiches de spectacles, des coupures du *Journal de Québec*, des posters de Martin Coiteux ou du Front National, un dépliant du Parti conservateur et une publicité de Mosanto pour l'un de ses produits permettant de se débarrasser des Viêt-Congs.

Ceux qui fréquentent la librairie sont des intellectuels. Il y a beaucoup d'étudiants. On y vient pour lire, étudier, faire des travaux et blaguer. D'ailleurs, dans la partie centrale de la librairie, on retrouve les habitués qui se taquinent, font des jeux de mots. Parfois, le niveau sonore monte et on rit beaucoup. D'autres fois, il n'y a presque personne. C'est tranquille.

L'humeur de la librairie change au fil des jours, mais il s'en dégage toujours une vraie chaleur humaine.



Bill Vincent, *Stationnement*, 1979

Mon vieux quartier

Par Damien Plaisance

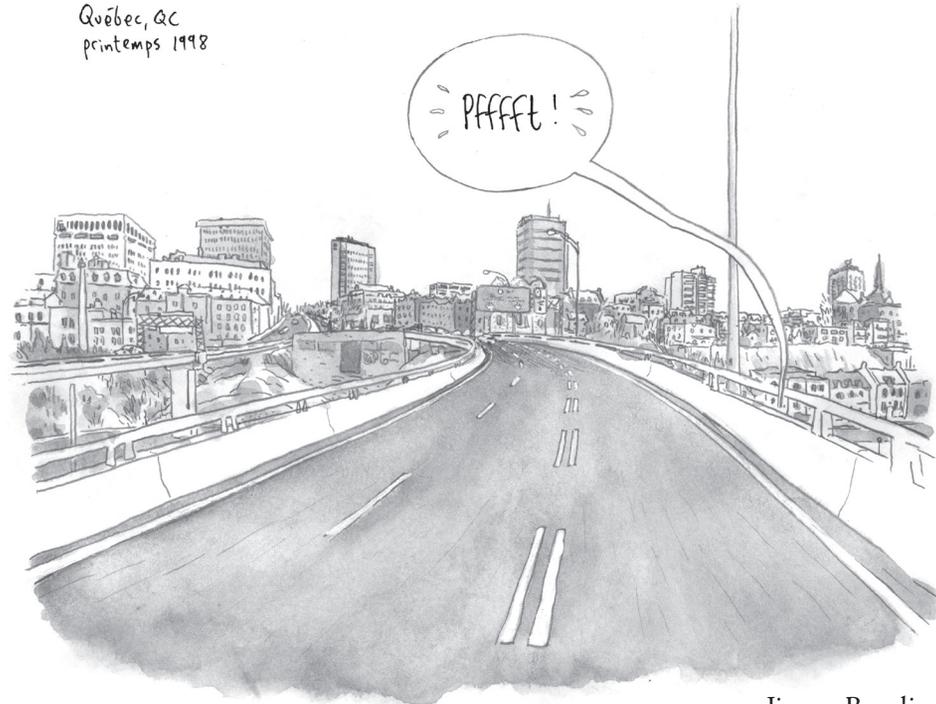
Mon vieux quartier, toujours vivant, où les ruelles ont des enfants, avec des chiens qui font l'trottoir, et puis quelques voyous le soir. Mon vieux quartier, toujours vivant, avec des vieux qui vont lentement, un robineux qui boit tout l'temps, son grand manteau ouvert au vent.

Mon vieux quartier, toujours vivant, avec ses désirs au dedans ; où des amants nourris d'espoir inventent l'amour au fond d'un bar. Mon vieux quartier, toujours vivant, où traînent encore des étudiants qui s'disent qu'avant, il y a longtemps, on avait l'droit d'prendre son temps.

Mon vieux quartier, toujours vivant, où un poète impénitent s'entête à conter des histoires qui font du bien à la mémoire. Mon vieux quartier, c'est une rue, où l'on exhibe ses vertus ; qu'on soit putain ou bien poète, qu'on s'montr' le cul ou bien la tête.

Mon vieux quartier, toujours vivant où j'ai marché tant et souvent dans les allées du cimetière pour méditer sur l'éphémère. Mon vieux quartier, ça fait longtemps qu'on vit ensemble maintenant; que dirais-tu d'une prière pour les va-nu-pieds de la terre...

Québec, QC
printemps 1998



Jimmy Beaulieu

Un voyage annulé

Par Françoise Tremblay

Le transport adapté m'a laissée à cause des travaux en cours

Moi, j'attendais à la porte tout ce temps-là

Le chauffeur n'a pas fait l'effort de descendre de son véhicule pour me prendre

C'était un temps à oublier pour s'avertir que l'attente est un rendez-vous non prévu

Café des lendemains

(extrait de *Urbanitudes*)

Par Jean Coulombe

Au café des habitudes les membres se branchent

une voix parfois éclate s'embrace et s'indigne

il y aura un lendemain mais sera-t-il nôtre?

leur réseau s'allume le monde nous enserre

la poésie immanente s'enroule aux langues

Là est la question.

Une journée dans le faubourg

Par Louisa G.

1^{er} juillet 1994 ; j'emménage dans le Faubourg. J'ai déniché un petit 2 ½ rue Deligny.

Avec mon grand frère, je me rends au chalet où j'ai passé quelques étés pour récupérer ce qui m'appartient. Quelques boîtes de frites McDo suffisent pour contenir mes affaires.

Cependant, l'espace manque dans la Toyota pour mettre une boîte remplie de précieux souvenirs d'enfance : dents de lait tombées, correspondance échangée avec ma cousine préférée, rose en tissu reçue à ma graduation, colombes prélevées d'une couronne mortuaire destinée à un oncle décédé du cancer, recueil de poèmes et autres textes – Le Pet'Art, composé par quelques étudiants du secondaire inspirés. Tant pis, je ne les verrai plus jamais.

Une nouvelle vie m'attend.

Les murs de la cuisine sont peints en rose. La fenêtre donne sur une « cour à scrap' ». J'y mets des cactus pour masquer la vue. D'autres plantes agrémentent l'appartement. Les murs de la salle de bain sont à repeindre. L'autre pièce est vert forêt. J'achète chez Futon Etcetera une housse à motifs tribaux, quelques meubles en bois et des stores en bambou. Enfin, je loue une œuvre de Paul Klee à la bibliothèque Gabrielle-Roy.

Ce déménagement s'est fait dans le calme et la bonne humeur. Au plafond, un ventilateur rend l'atmosphère agréable.

C'est le début de mon premier été dans le quartier.



Bill Vincent, *Bois*, 1978

Sur un air de guitare

Par Anne-Marie Bouchard

Dans Saint-Jean-Baptiste,
on marche dans les rues
On fait du hors-piste,
on cherche notre salut
C'est de bon ton de s'conduire en piéton
(de toute façon y'a pas d'parking)

On veut pas de stationnement
On veut des logements
Abordables pour les familles
Si possible avec du rangement
Des fenêtres pis d'la lumière
Des coopératives pis des jardins

C'est pas parce qu'on est en ville
qu'on n'aime pas la verdure
On aime vivre à pied pas en voiture

Dans le faubourg on veut des commerces
Mais de ceux qui nous reconnaissent
Pis qui nous disent bonjour
Arrêtez d'vous exiler sur Saint-Joseph!
Abandonnez-nous pas!
Boucherie, poissonnerie, pizzeria
Je l'sais, vos loyers sont chers aussi
C'est ça la vie d'locataire

On fête la musique, le carnaval, la fierté gaie
L'Halloween, la Saint-Pat', l'été
On aime ça se retrouver pis jaser
Surtout quand Saint-Jean est fermée
On fait pas ça tellement pour les touristes
J'pense juste qu'on aime les partys
Pis qu'on a une belle vie de quartier

Dans notre Saint-Jean-Baptiste
Oui oui, on est tassés
L'étalement urbain on n'est pas pour
À 9 000 dans même pas 2 kilomètres carrés
C'est ça le faubourg

Ça veut pas dire qu'on s'laisse écraser
Comme notre loup on sait bondir
Sauter le mur pis parler fort
Notre quartier existe encore

Dans Saint-Jean-Baptiste,
on marche dans les rues
On fait du hors-piste,
sur des airs connus!

Espaces sonores

Par Hélène Matte

Instant de grâce hors de l'église

La cloche sonne

Par-dessus le tumulte de la cour d'école

Piaillement multiple

L'arbre rue Saint-Olivier a pour feuillage

Cent mille oiseaux

Point d'ordre au Conseil de quartier :

Veuillez cesser le vacarme

Réveillez sur-le-champ

L'homme qui ronfle à tout rompre

BOURG

ballade bolduckienne

MALCOLM
REID



Je marche dans la rue
La langue qu'on parle est drue
Les bars qu'on trouve sont fous
La nuit, y'en a des saouls...

Matin! Notre bourg se mue.
Feuilles vertes pis skies of blue
Maisons collées comme glue
Affiches? J'ai déjà lu.
Églises maintenant échues
Et chars en constant flux
Problèmes pour les élus
De notre human zoo
Je crains de plus en plus
D'm'noyer dans les tou-
Ristes aristo-
Crates, et condos.
Te-dam, te-dam, te-do
And what I say is true.



Bill Vincent, La
Maison bleue dans
Saint-Jean Baptiste,
1976

Un grand chagrin est arrivé

Par Françoise Tremblay

Un grand chagrin est arrivé
Un homme, mon voisin de chambre
appelle au secours, appelle au secours
L'aspect tragique fait mal

Je reste là, ankylosée, muette
Sous le poids
on étouffe
C'est ça qui m'épuise

Après plusieurs appels
une aidante est venue

Personne ne veut venir pour rien
On ne rêve plus

Ma ruelle

Par Danick Lizotte

La lune est au rendez-vous comme à l'habitude. Deux minutes de marche et on s'éloigne de la belle lueur. Deux minutes de marche et mon ombre réapparaît sur le jaunâtre divin du trottoir. Je prends la rituelle Saint-Olivier toujours sous le regard de ma compagne. Le vent souffle abondamment, avec tendresse, et combien sensuel... La lourdeur de la ville se fait sentir sans toutefois s'imposer. Il y a l'éternel ciel qui m'éclaire dans ma rituelle Saint-Olivier. Cette promenade n'a pas de durée, si ce n'est celle d'un frisson intemporel. Frisson de mon « trip » de nuit : ma vie toute entière est si petite et si pleine dans cette étrangeté nocturne... Mélancolique et dansante se fait la promenade dans ma rituelle Saint-Olivier.

Ma bouleversante ruelle Saint-Olivier...

Le vent vient de naître

Par Françoise Tremblay

Le vent vient de naître
Il se fait sentir

En descendant la colline Turnbull
Il me pousse comme un fou

Je perds ma direction et je la retrouve
Me voici au faubourg

Le vent fait le tour du monde
Il apporte la sérénité ou la peur

Je le retrouve tous les jours

Un village en pleine ville

Par Jean-François Turgeon

Faubourg Saint-Jean
La rue Saint-Jean
La rue, ses gens

Faubourg de jour
Ou bien de soir

Grouillant de vies,
D'artisans,
De commerçants,
De passants,
De ses habitants,
Tout animés,
En mouvement

Faubourg en flammes,
Quand tout s'enflamme,
De toutes ses âmes,
Se reconstruit,
À chaque moment,
À chaque temps,
Du printemps à l'hiver,
Entre les bars et les bistrots

Au cœur de la ville fortifiée,
Un passage historique,
Reliant Québec et Montréal,
Et l'automobile au cheval.
Avec toute diligence,
Un village sympathique bat son cœur,
Chaleureux, authentique et unique

Depuis ces temps immémoriaux,
Le faubourg est un théâtre
Où se tournent les scènes
De la vie quotidienne
D'un bout à l'autre
de la rue Saint-Jean à Québec,
La toute première route
carrossable du Canada



Bill Vincent, *La Côte Scott 3AM*, 1982

Rouge Faubourg

Par Cynthia Boutillier

Sang
Sang comme la couleur
de la lune
dans le ciel noir de septembre
partiellement dénudé
de ses étoiles
que remplacent les flashes
stroboscopiques
des téléphones intelligents

Une nuit rouge
coule dans les rues du faubourg
redonne aux toits oxydés
leur teinte d'origine
La clarté empourprée
met la ville à nu
découpe la silhouette
des arbres centenaires
que font murmurer les bourrasques
exhalées
des confins du quartier

Immobiles dans le silence de velours
que feutre la lune de sang
des dizaines de marcheurs s'entassent
dans le parc de l'Amérique-Française
Tous se hissent sur la pointe des pieds
pour mieux voir la boule écarlate
rebondir dans le creux de leurs mains
pour l'observer se dérober
entre leurs doigts
immaculés

Regarder l'astre
s'estomper peu à peu
derrière son voile enluminé
verser sa lumière
sur Saint-Jean-Baptiste
en robe de soirée

S'embaumer
de l'haleine aigre-douce
des rues étroites qui sillonnent le cap
des passants qui se remettent à errer
dans la ville qui
la nuit
leur appartient

Le rayonnement humecté

Par David Nadeau

tombé dans le fossé
à travers les couches successives de l'atmosphère terrestre
le nitre, ou salpêtre, renouvelle l'acore ancestral
cristal de rosée aux doigts de la belle-angélique
l'aube en lambeaux recueille les dernières gouttes de lune

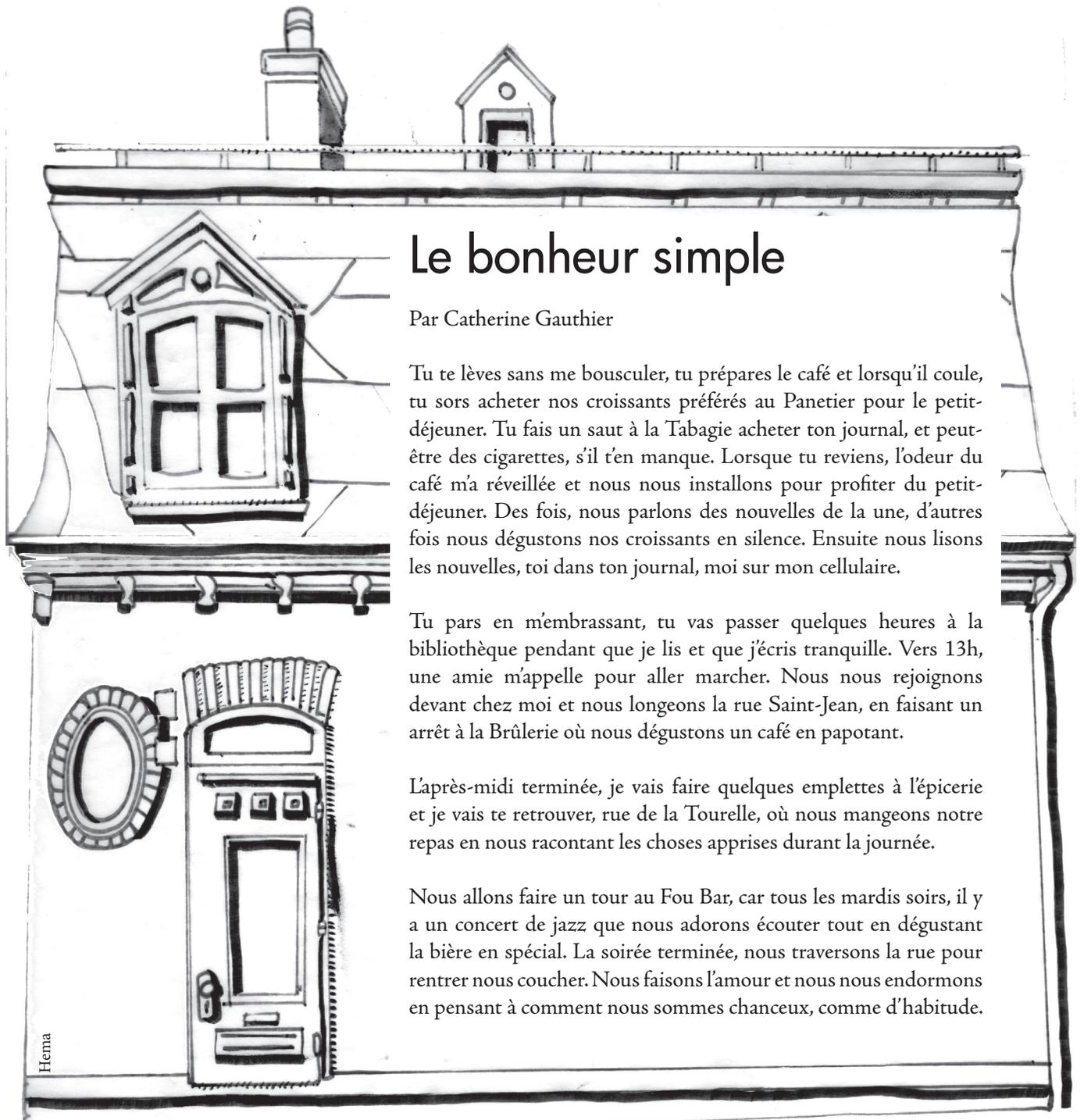
Son histoire

Par René Lapointe

Sans pont sur l'île d'Orléans il est né
 D'une grande famille dans la pauvreté
 Il soignait les animaux et cultivait la terre
 Avant que ne survienne la deuxième guerre
 S'en suivit l'une des plus grandes dépressions
 La grande ville de Québec il a regagné
 Peu de scolarité mais très bien éduqué
 Sans pouvoir choisir vraiment son métier
 C'était une chance de pouvoir travailler
 Dans le domaine de la fourrure il a trouvé
 Il en développa une immense passion

Un jour il voulut acheter seulement un moulin
 Le propriétaire lui vendit tout son magasin
 Sans argent il lui promit d'attendre sans lendemain
 Conclut à l'époque par une bonne poignée de main
 Il démarre son entreprise avec conviction et foi
 Retourne étudier en fourrure comme patronniste
 Il obtient un diplôme pour la première fois
 Il travaille durement avec beaucoup d'ardeur
 À satisfaire ses clients et les combler de bonheur
 Il y a longtemps que j'ai poursuivi sa piste

Aujourd'hui toute sa mémoire l'a quitté
 À 95 ans il réside serein dans son monde
 Avec ses valeurs toujours aussi profondes
 Joyeux, calme et paisible, il vit bien entouré
 Hommage à mon mentor et père bien aimé



Le bonheur simple

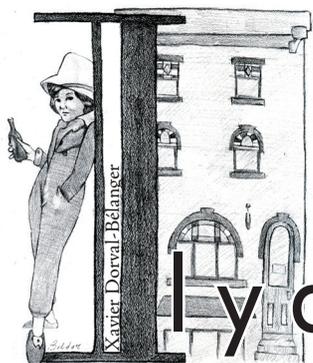
Par Catherine Gauthier

Tu te lèves sans me bousculer, tu prépares le café et lorsqu'il coule, tu sors acheter nos croissants préférés au Panetier pour le petit-déjeuner. Tu fais un saut à la Tabagie acheter ton journal, et peut-être des cigarettes, s'il t'en manque. Lorsque tu reviens, l'odeur du café m'a réveillée et nous nous installons pour profiter du petit-déjeuner. Des fois, nous parlons des nouvelles de la une, d'autres fois nous dégustons nos croissants en silence. Ensuite nous lisons les nouvelles, toi dans ton journal, moi sur mon cellulaire.

Tu pars en m'embrassant, tu vas passer quelques heures à la bibliothèque pendant que je lis et que j'écris tranquille. Vers 13h, une amie m'appelle pour aller marcher. Nous nous rejoignons devant chez moi et nous longeons la rue Saint-Jean, en faisant un arrêt à la Brûlerie où nous dégustons un café en papotant.

L'après-midi terminée, je vais faire quelques emplettes à l'épicerie et je vais te retrouver, rue de la Tourelle, où nous mangeons notre repas en nous racontant les choses apprises durant la journée.

Nous allons faire un tour au Fou Bar, car tous les mardis soirs, il y a un concert de jazz que nous adorons écouter tout en dégustant la bière en spécial. La soirée terminée, nous traversons la rue pour rentrer nous coucher. Nous faisons l'amour et nous nous endormons en pensant à comment nous sommes chanceux, comme d'habitude.



Il y a un jardin

Par Hélène Larouche

Il y a un jardin où se prélassent l'instant
 couleurs et parfums le traversent au fil de l'été
 Iris, pivoines, pavots... placotent à l'ombre du sequoia
 Minestrone d'oiseaux qui se délectent au passage

La cascade murmure loin des bruits urbains
 Affamées de bulles d'air, tapies au fond de l'eau
 Capron et Carpette guettent le moucheron volage
 Un félin paresseux vient s'abreuver, entre le chien
 et le loup, rêvant de chasse

Jean et Baptiste, amoureux du vent
 de l'eau, de la symphonie au lever du jour
 Viennent converser en buvant l'elixir

Trou de Mémoire monte la garde
 sous sa crinière de verdure, le regard oublieux
 Viendra bien la froidure, l'effacement des couleurs
 le vide des formes, le sommeil qui saisit
 Le jardin se reposera en attendant le printemps



Photo : Hélène Larouche

Jouer à mourir de peur...

Par Marie-France Ferland

Années 60 : les rues de Saint-Jean-Baptiste fourmillent d'enfants. À quoi s'amuse-t-ils? Oubliez la marelle, le hockey, les billes. Ils jouent à s'éffrayer. À vaincre leurs peurs. Récit d'une fin de semaine presque comme les autres.

Samedi, fin d'après-midi. L'heure est venue. Renaud et moi partons explorer la cave de notre voisin, le bonhomme Gendron. Nous bravons secrètement l'interdit. Notre équipement est prêt : mitaines pour éviter toute empreinte digitale, foulards pour circuler incognito, bouts de chandelles, allumettes.

La brunante venue, nous nous fauflons sous la galerie. Mon cœur bat à tout rompre... Les mains trop gantées, j'essaie d'enlever le cadenas rouillé. Il cède enfin. Je retiens mon souffle, pousse doucement la porte qui grince. Cccrrrrriiii... Le plafond est tellement bas, on est presque pliés en deux.

Chuuut! Le bonhomme peut être en haut... Renaud avance dans les ténèbres, dissimulant sa peur. Je le suis, fébrile. Que trouverons-nous dans cet antre qui nous attire depuis si longtemps? Eurk, ça pue... Ça sent l'huile à chauffage... La terre est tout humide. J'évite habilement quelques toiles d'araignées et contourne, lentement, les caisses de Kik Cola, attentive au moindre craquement. Renaud s'enfarge dans un vieux fil, la flamme qui nous éclaire vacille. Des ombres semblent danser, nous observer. Incrédules, nous explorons tous les recoins de la mystérieuse caverne, n'y trouvant ni chat, ni rat... Que le noir silence.

Six heures déjà : c'est l'heure du souper. Nous rentrons à la maison comme si de rien n'était. Fiers et énigmatiques.

Dès le lendemain, rivalisant d'audace, nous relevons un autre défi : chercher et trouver les pyramides d'Égypte. Lilianne, Renaud et moi nous dirigeons vers le boisé voisin,

côté dud de la rue Lockwell, juste derrière le Jeffrey Hale*, coin René-Lévesque et Claire-Fontaine.

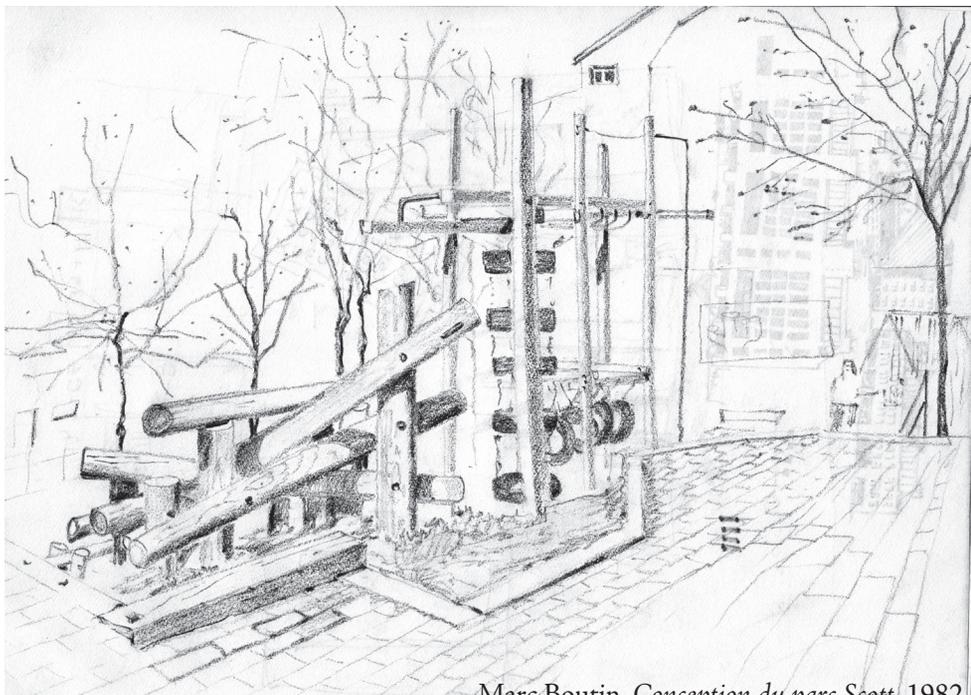
Outils de fortune en main, nous nous enfonçons dans le sombre coteau. Lili la minutieuse a apporté crayon et papier pour noter nos observations, cartographier les lieux.

Dès nos premiers pas, un énorme tronc d'arbre nous barre le chemin. Je me glisse en-dessous, déchirant mon bas, écorchant mon genou droit. Tant pis, ce n'est pas un peu de sang qui va m'arrêter... Je poursuis mon ascension. Les lacets de mes souliers s'accrochent dans les racines, la bouette colle à mes semelles. Je glisse. Je tiens bon. J'arrive face à une énorme roche, dissimulée sous la mousse. Peut-on y trouver des indices? J'en fais le tour, lentement. À mes pieds, quelque chose de dur... Renaud sort sa petite pelle de plastique rouge et se met à gratter. Soudain, il décèle une plaque dans le sol. Une pierre rectangulaire qui a, sans doute, déjà été blanche... dans l'Antiquité. L'inscription qu'on peut y lire confirmera-t-elle qu'il s'agit de la tombe de Toutânkhamon? De Néfertiti?

Impossible de décoder ces caractères étranges. Lili prend des notes, nous réfléchissons, discutons, puis tombons d'accord. C'est bel et bien la preuve de l'existence d'un temple antique. Ici-même, sous nos pas. Pour que notre découverte reste secrète à tout jamais, nous recouvrons la plaque avec de la terre et des feuilles mortes. Motus et bouche cousue.

Puis, nous quittons promptement les lieux, en quête d'une nouvelle aventure : courir sur le toit de la morgue, juste à côté. Épier à travers les fenêtres presque closes...

* Édifice abritant à l'époque la Police provinciale (aujourd'hui la SQ) et la morgue. Il avait abrité précédemment l'Hôpital Jeffrey Hale. Aujourd'hui, on y trouve les Immeubles Jeffrey Hale.



Marc Boutin, Conception du parc Scott, 1982

Comme un film en images détachées

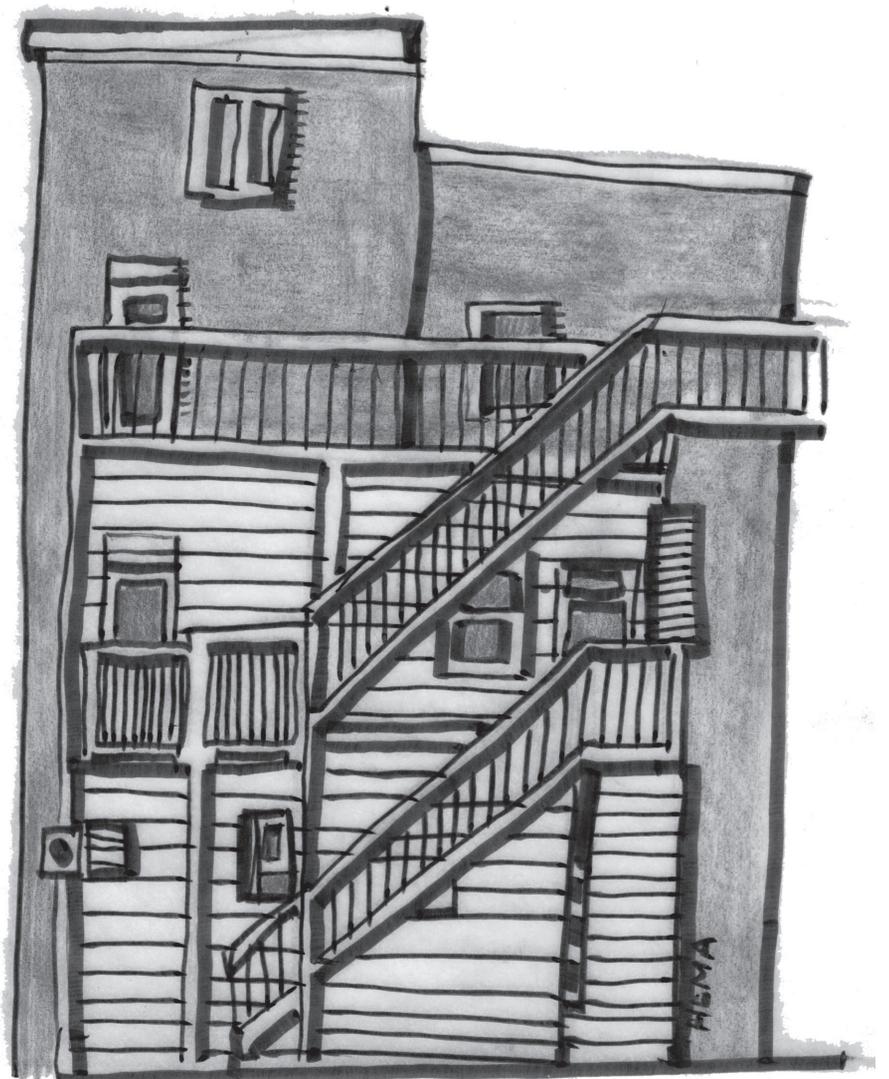
Par Anne-Marie Bouchard

Je te raconte une histoire, comme un film en images détachées.

Mon quartier a deux visages : la semaine, et la fin de semaine. Les vacances, et les jours de travail! Parfois, les rues sont envahies de marcheurs, de promeneurs, de touristes qui débordent des murs et viennent profiter du faubourg. La nuit, la faune est différente, grégaire et bruyante. Mais le jour, pendant les semaines d'hiver, j'habite un autre univers, tranquille mais vivant.

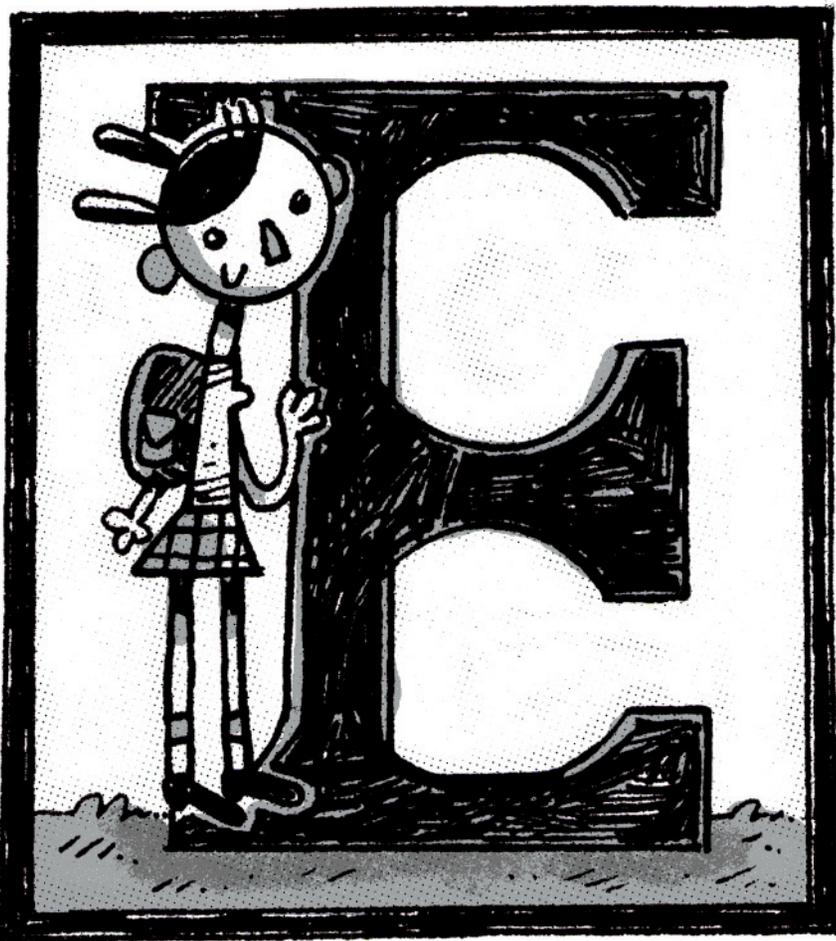
En haut de la rue Deligny, aux coins de l'école, il y a deux brigadiers. Beau temps, mauvais temps. Je connais surtout celle sur Saint-Jean, qui veille sur mes enfants. Quand le temps est extrême, les rues glissantes et les automobilistes impatientes, c'est elle qui les retient pour qu'ils attendent avant de traverser. Elle a toujours le sourire, elle reconnaît son petit monde et les parents qui vont avec. Les filles la trouvent sévère parce qu'elle les oblige à attendre « le bonhomme ». Elles essaient de la contourner, en passant par d'Aiguillon. Bon, en sixième année, on est rebelle. Je sais qu'elles savent comment marcher dans le quartier, elles marchent en ville depuis toujours. Elles savent que les autos, c'est dangereux. Mais quand même... J'ai interdit d'Aiguillon : trop de trafic de transit. Allez donc dire bonjour à la brigadière, les filles! Surtout l'hiver, quand les trottoirs oscillent entre patinoires et monticules.

Une poussette, un facteur, trois propriétaires qui font déblayer leur toit; la petite troupe de la classe de Michel, la Paternelle de notre école, qui revient d'une sortie à Vu; les amis des deux garderies familiales, qui glissent dans le parc Berthelot à grands éclats de rire; des savants (étudiants?) penchés sur leurs travaux, aperçus à travers la vitrine du café; des camions de livraison... Et moi, l'appareil photo à la main, insolite, qui prends des instants de rien.



Jean-François Mercure, enseignant de 6^e année à l'École Saint-Jean-Baptiste, a demandé à ses élèves de décrire ce que le quartier représente à leurs yeux. Voici quelques-uns des témoignages recueillis.

GOOLE



Ma maison dans Saint-Jean-Baptiste

Par Clara Roy

Avant, j'habitais Charlesbourg et cette maison m'a accueillie dans ce magnifique petit quartier. Mes parents ont dû faire beaucoup de rénovations, ce qui montre que le quartier est vieux. Mes amis habitent tous proche de cette maison, alors c'est vraiment plus facile de s'inviter la fin de semaine. Nous pouvons aller patiner l'hiver et jouer dans la cour d'école l'été. Il y a plein de dépanneurs à quelques pas de celle-ci, alors nous allons y chercher des friandises.



La Tour

Par Roman Lauzier-Boullanger

Quand je marche dans Saint-Jean-Baptiste, je me fais toujours la remarque : « Que je suis bien ici! ». J'adore ce quartier! J'adore prendre un bon fromage et une bonne charcuterie avec mon père chez Moisan, et les déguster dans le cimetière St-Matthew à côté de la bibliothèque. Mais pour moi, le quartier du Faubourg, c'est aussi l'emblème de notre belle école : la Tour Martello. La tour est un « château » construit en 1776 par les Anglais pour contrer l'attaque des Français. Elle est en plein milieu de la rue Lavigneur. Si je pouvais y rester jour et nuit! Un morceau d'histoire en plein cœur d'une des plus belles villes au monde! Ce n'est pas pour rien que Québec s'appelle la Vieille Capitale.

Passage de la Résistance

Par Myolinn Belley-Pichette

Ce quartier n'est pas comme les autres, il est unique. Quand je marche sur la rue Saint-Jean avec ma mère, ça prend toujours plus de temps que prévu parce que nous connaissons tout le monde.

Pour ma part cependant, ce qui représente le plus le quartier Saint-Jean Baptiste, c'est chez moi. Oui, oui, chez moi. En fait, plus précisément le fameux passage de la Résistance. Ça fait plus de 10 ans que mes parents sont impliqués dans le projet de la coopérative d'habitation « L'Escalier ». Ma coop compte 80 logements. C'est beaucoup, vous ne trouvez pas? En plus, on n'a même pas besoin de traverser une rue pour arriver dans un super parc. Il est grand, cool, avec un super module de jeu et des jeux d'eau trop malades. Il y a aussi une bute pour glisser l'hiver, un grand chapiteau, un espace pour courir et bien sûr le superbe passage de la Résistance. Ce parc est ma-gni-fi-que!

Le parc Scott

Par Anaïs Charbonneau

J'aime jouer au parc Scott autant qu'au parc Scott. Par défaut, c'est qu'il y a parfois trop de monde. Mais c'est pratique pour aller se promener pendant l'été, quand il fait chaud. A

Une chose qui représente bien le quartier Saint-Jean-Baptiste, c'est le parc communautaire des gens du Faubourg. C'est un parc qui a beaucoup de vie. Il y a beaucoup de gens qui y vont. Ça lui donne de la vie. Saint-Jean-Baptiste est un quartier accueillant et plein d'enfants.

Pas de z

Par M. Tremblay

Sur la rue Saint-Jean-Baptiste, il y a même un cimetière. On va souvent, mais je n'ai jamais pu aller chercher un livre à la bibliothèque.

Pour moi le quartier Saint-Jean-Baptiste, c'est le cimetière.

Des millions et des milliards

Par Albert Fauteux

Lorsque je me promène sur ma fabuleuse rue, je rencontre plein d'animaux comme des chats, des oiseaux et plus souvent, des chiens. Mon chat et celui du voisin d'en face jouent ensemble en été, mais en hiver, ils préfèrent faire la sieste ou regarder les voitures passer. Souvent, il y a des millions et des milliards de personnes qui se promènent avec leur chien sur la rue de mon école. J'en connais plein.

Ma rue

Par Raphaël Berger

La rue de mon école est très vivante. Je pourrais même dire la plus divertissante du quartier. Il y a beaucoup de circulation automobile. Mes endroits préférés sont l'Épicerie Européenne, Sushi To Go et la crêperie Le Billig. Mon endroit préféré pour manger de la très bonne glace, c'est chez Érico, où il y a aussi un bon chocolat chaud. J'aime cette rue, car c'est la rue où il y a le plus d'événements spéciaux comme le défilé de la Saint-Patrick et la fête du Faubourg. Ce que je préfère, c'est la Classique des Martellos, un tournoi de hockey dehors avec le Bonhomme Carnaval!

Voilà, vous savez ce qui représente mon quartier. Je vous conseille d'aller faire un tour!

« Ce n'est pas là seulement une ville où j'avais grandi, c'était une ville où, contre elle, selon elle, mais toujours avec elle, je m'étais formé »

Julien Gracq, *La forme d'une ville*

Génération futures

Par Ulysse Rioux-Martineau

Quand nous pensons aux gens du quartier, tout de suite nous pensons à la brigadière, à la boulangère du Paingrüel, au prêtre de l'église et aux animateurs de la maison des jeunes. Personnellement, moi, j'aime tous ces endroits du quartier.

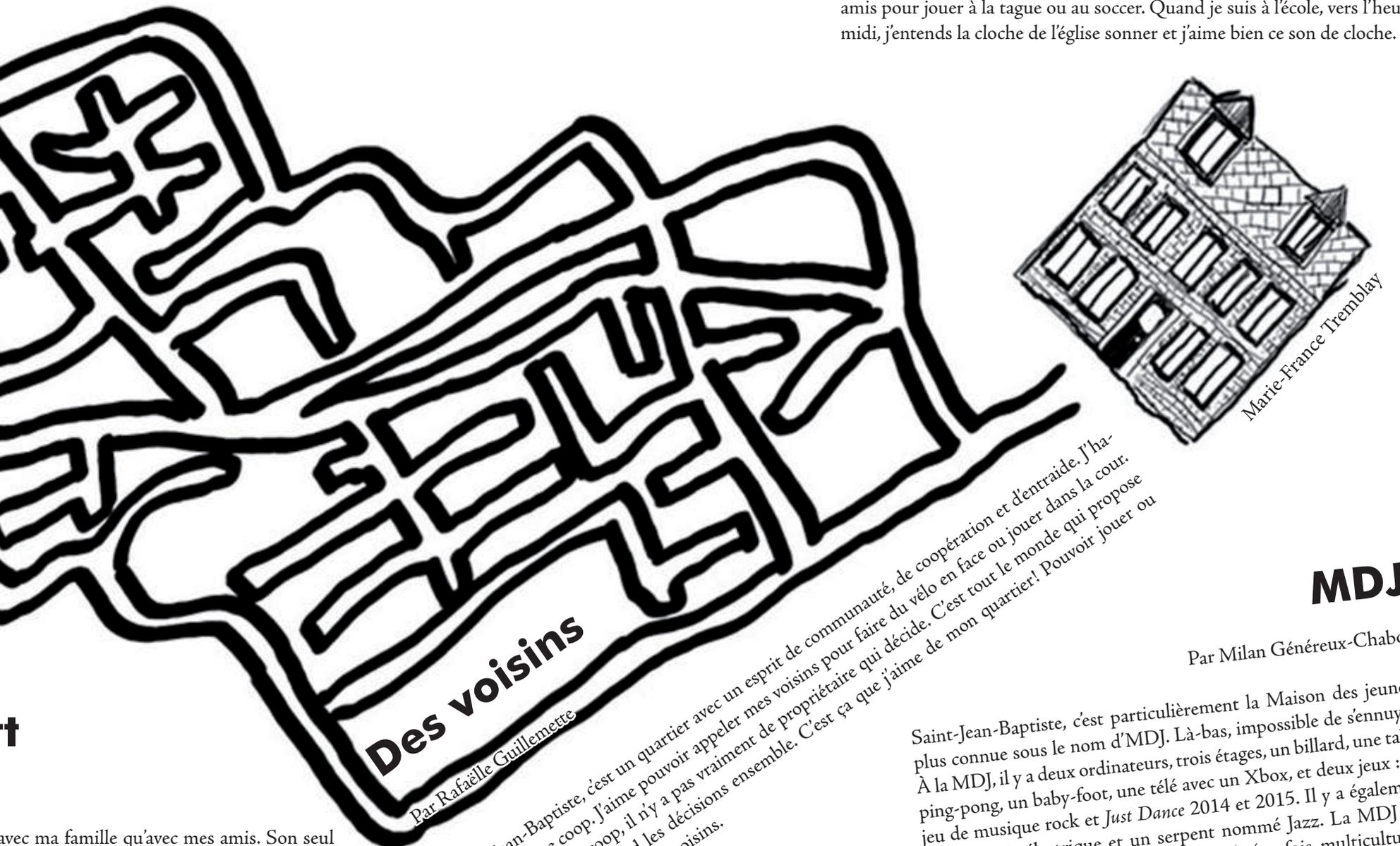
Il y a quand même une place que j'aime plus que toutes les autres, c'est l'école Saint-Jean-Baptiste. Tout simplement, dans cette bâtisse, il se trouve le prochain brigadier ou brigadière, boulangère ou boulanger... Bref, ce sont les générations futures. C'est aussi eux qui vont faire de ce quartier un meilleur quartier Saint-Jean-Baptiste.

J'entends la cloche

Par Gaël Duquerroy

Quand je me promène sur la rue Saint-Jean, je passe souvent au Érico pour acheter du chocolat à 25 cents dans les petites machines. Des fois, je vais à la bibliothèque avec Loïc et on joue à l'ordinateur durant une heure. Après, on prend des livres et on va à la Librairie Laforce. Avec ma grande sœur, je vais souvent à la Librairie Pantoute et on feuillette les livres pendant des heures (j'aime beaucoup lire)!

Il y a une énorme église à côté de l'école. J'aime aller sur son parvis avec mes amis pour jouer à la tague ou au soccer. Quand je suis à l'école, vers l'heure du midi, j'entends la cloche de l'église sonner et j'aime bien ce son de cloche.



Des voisins

Par Rafaëlle Guillemette

Saint-Jean-Baptiste, c'est un quartier avec un esprit de communauté, de coopération et d'entraide. J'habite dans une coop. J'aime pouvoir appeler mes voisins pour faire du vélo en face ou jouer dans la cour. Aussi, dans une coop, il n'y a pas vraiment de propriétaire qui décide. C'est tout le monde qui propose des idées et qui prend les décisions ensemble. C'est ça que j'aime de mon quartier! Pouvoir jouer ou demander de l'aide à mes voisins.

MDJ

Par Milan Généreux-Chabot

Saint-Jean-Baptiste, c'est particulièrement la Maison des jeunes, plus connue sous le nom d'MDJ. Là-bas, impossible de s'ennuyer. À la MDJ, il y a deux ordinateurs, trois étages, un billard, une table ping-pong, un baby-foot, une télé avec un Xbox, et deux jeux : un jeu de musique rock et *Just Dance* 2014 et 2015. Il y a également une batterie électrique et un serpent nommé Jazz. La MDJ fait des activités comme le souper du jeudi (parfois multiculturel), l'assemblée des jeunes et beaucoup plus!

Donc, après la bibliothèque, le restaurant et le parvis de l'église, le symbole de mon quartier, c'est vraiment la Maison des jeunes.

Un quartier gai

Par Pavle Teinovic

Quand j'attends le feu de piéton, je sens tout le temps la bonne odeur de Simon, la pâtisserie française (ça donne l'eau à la bouche!). Il y a aussi Érico et son petit musée du chocolat (mmmmmmmmmm!!!). En hiver, je vais souvent patiner au carré D'Youville. Saint-Jean-Baptiste est un quartier artistique, car beaucoup d'artistes y vivent et il y a souvent des expositions.

Une des choses que j'adore dans mon quartier (car oui, il y en a beaucoup), c'est l'église Saint-Jean-Baptiste en face de mon école. Je suis déjà allé à la messe de Noël (c'était un peu ennuyant, j'avoue). Par contre, le parvis de l'église est le meilleur point de rencontre de toute la vie, on peut même y jouer au soccer (quoique c'est mieux de jouer dans la cour de l'école juste en face). À côté de l'église, il y a une cachette secrète.

Pour moi, Saint-Jean-Baptiste ce n'est pas juste le quartier gai, c'est aussi un quartier gai (dans le sens de joyeux), et ce, pour toutes les familles et les amis. J'aimerais continuer à vivre dans ce quartier pour encore longtemps.

avec ma famille qu'avec mes amis. Son seul monde. Il y a un dépanneur juste en face, chercher quelque chose de rafraîchissant Aussi, il y a une fresque dans le parc.

quartier Saint-Jean Baptiste, c'est l'engagement burg. Par exemple, il y a le Comité populaire, beaucoup d'enfants dans le quartier. C'est ce qui Saint-Jean-Baptiste, c'est un quartier ouvert, amusant,

Zombie en vue

Saint-Jean-Baptiste, il y a toujours quelque chose à faire ou à regarder. Il y a beaucoup de tombes qui datent des années 1800! J'y vais très souvent mais vu de zombie se balader! À chaque fois que je viens emprunter le chemin, après je vais voir les noms à moitié effacés sur les tombes.

St-Jean, c'est cette ancienne église devenue bibliothèque, et son

De flore et de faune

(Extraits de la *Chronique du Bidon* du vendredi 30 août 2006)

Par Gilles Simard

Un été, je suis passé du métier d'homme de mots à celui d'homme de main pour l'Agaf*, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Je suis ainsi devenu l'homme de la citerne, l'arroseur en chef, le chevalier du baril, celui par qui l'eau arrive dans les jardinières, le long de la Sainte-Claire et de la Saint-Jean.

Un métier plein de vie, que celui de noyer de gros géraniums rouges suspendus en cascade aux façades des commerces. Une job de bras, tout en douceur, dans les brumes blanches et feutrées du petit matin. Un ouvrage un peu monacal, dont la gestuelle, à cause de la longue tige à pommeau-douche employée, me rappelle beaucoup celle des allumeurs de réverbères d'autrefois.

Un travail plein d'humour et plein d'allant, surtout dans les côtes (!), qui m'aura confirmé, enfin, qu'en dépit de ses tics et de ses tares sociales, l'environnement du faubourg demeure l'un des plus inspirants qui soient à Québec. Cela dit, permettez que je vous en imprègne un peu, le temps d'une tournée aux fleurs.

Déjà 6 heures : me faut partir! Une fois gonflés les pneus de mon gros réservoir roulant, je m'engage sur Laviguer, direction ouest, pour le Bonnet d'Âne, où je ferai un premier plein. Rendu au pied de Sainte-Claire, près du très laid édifice Bell, je salue mon ami-camelot Jacques et son cousin Benoit qui ahanent très fort en poussant leur voiturette pleine à ras bord de journaux.

Je m'engage à leur suite dans ce qui commence à être un modèle de rue partagée. Ça et là frémissent doucement les bouquetières rouges et blanches de géraniums *freestyle* qui ont été suspendues à la mi-juin. Aux dires des gens, ils sont magnifiques.

À l'ancien Café l'Unes (l'actuel Bonnet d'Âne), alors que je remplis d'eau mon réservoir de 150 litres, le propriétaire d'un bloc voisin m'accoste (selon son habitude). Toujours désireux de bénéficier de conseils bon marché, l'homme me demande comment s'y prendre pour faire pousser du lierre : « Parce que tu vois, grince-t-il, le lierre, hin hin hin, ça cache les réparations qu'on doit faire, hin, hin, hin. »

Quelques enjambées plus loin, alors que je douche mes premières clientes, voilà que je me prends à méditer sur le mythe du Québécois-porteur d'eau à travers les décennies. Bizarrement, je me remémore mes premiers élans nationalistes, mes premières lectures des Bourgault, Chaput, Chartrand, alors que le 720 Saint-Olivier (où je demeurais) servait de relais aux felquistes de Montréal. Et c'est dans ce drôle d'état d'esprit que j'aboutis à la Tabagie du faubourg, là où je prendrai mon premier petit café.

La jeune et jolie propriétaire, Madame Jing Wang, une Chinoise de Vancouver, s'y débrouille maintenant assez bien pour servir son monde, et en français s'il-vous-plaît. J'apprécie beaucoup et je le lui fais régulièrement savoir.

À 7 heures, au coin Turnbull, devant le Chez-soi, j'arrose à plein tube dans deux des quinze gros bacs à fleurs prêtés par la Ville, qui sont disséminés sur la Saint-Jean jusqu'à l'avenue Honoré-Mercier (Dufferin). Dans ces immenses cuves, on trouve de la verveine bleu-violet, du canna à fleurs rouges, du lantana, des graminées blanches et marron, des géraniums communs et du gaura couleur rose bonbon. Malheureusement, j'y retrouve aussi toute une litanie de bouteilles, canettes, mégots de cigarettes, briquets vides, allumettes usagées, condoms souillés, sous noirs, sacs à merde de chien, sachets de plastique et résidus organiques en tous genres. M'est arrivé aussi de trouver des calculatrices, une machine à écrire Remington, un portable défuntisé, une bible, un dictionnaire, des lunettes, une brassière rose, des bobettes usagées, un gâteau de mariés défraîchi. J'en passe et des meilleures.

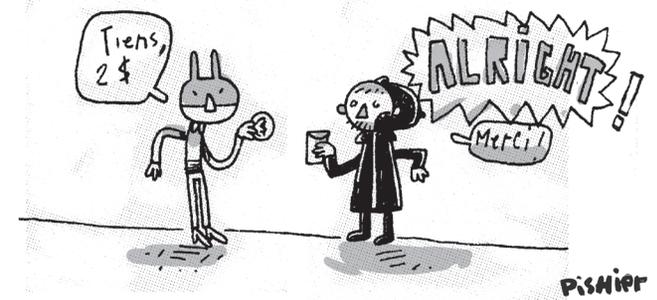
7 heures 15 : le quartier commence à s'animer. Dans ma tête, y'a des airs de *Paris s'éveille* qui bourdonnent. Dans une embrasure, à côté du resto Séchouan, y a deux travelos défraîchis qui s'embrassent. Un peu comme deux chauves-souris qui s'enlacent s'apprêtant à aller roupiller. C'est par dizaines, maintenant, que déferlent les autos, les bus, les cyclistes et les gens à pied. Dans l'entrée ouest en goulot de la Saint-Jean, ça joue dur pour la priorité et ça taloche ferme. Je n'ai jamais vu autant de cellulaires et de walkmans. Autant de gens seuls aussi. Après un deuxième plein, j'arrive (direction est) devant le Paingrüel où ça se bouscule au portillon depuis 6 heures du matin. Les gens sont souriants et ça sent bon le pain chaud et croustillant dans la boulangerie créative.

Je douche les géraniums du Nelligans en sifflant et en pianotant sur mon gros baril. Près de moi, sur une marche d'escalier, y'a une jeune fille qui sanglote en cachant de sa main un gros œil au beurre noir qui fait tache sur son beau visage pâle. À genoux devant elle et me jetant des regards inquiets, un grand gaillard n'arrête pas de lui demander pardon. Comme chaque fois en pareil cas, je me sens très mal à l'aise, un peu désemparé. Sur ce arrive Johanne, une amie col bleu de la Ville, qui demande à voix haute (en me clignant de l'œil) si quelqu'un a besoin d'aide. Le petit couple s'éloigne, lui marmonnant, elle claudiquant et pleurnichant toujours. Petite vie, va.

Un bloc plus à l'est, entre la masse crevassée de l'édifice Le Séjour et l'immeuble d'en face, on installe des tréteaux pour la Fête Arc-en-Ciel au village. Je sympathise d'emblée avec Carole, une amie qui réside dans le bloc et qui choisira probablement de passer le weekend ailleurs. Carole, qui se bat à sa façon contre les bruits qui assaillent à l'année longue les gens du faubourg. Et qui se sent bien seule des fois.

Plus loin encore, je débite mon boniment d'usage à Glen et Lili qui prennent un petit noir devant le Fou Bar. Idem à Pierre D'Artagnan Bernier qui remonte la Saint-Jean sur son vélo à grandes roues d'antan. Au stationnement

Le MARCHEUR ANONYME
entendu et vu dans le faubourg



de la caisse pop' où je fais un nouveau plein, j'ai droit à tout un spectacle de jonglerie à trois balles avec Réginald, cet itinérant noir que tout le monde connaît.

8 heures : j'arrive à la tabagie La Pipe, à côté de chez Érico, (l'inventeur de mon arrosoir écolo) où les étudiantes d'Art Mérik essaient tant bien que mal de se réchauffer en grillant une clope. Là, en plein cœur du faubourg, va s'opérer un incontournable rituel. Avec délicatesse et presque tendresse (alors que des fois...) je demande aux « sénateurs » qui occupent les deux bancs non-fumeurs de bien vouloir se déplacer parce que ça va bientôt dégouliner en grand. Et là, comme chaque fois, avec de gros yeux qui roulent et d'infinis soupirs, l'air de « t'es tannant en esti mais bon vu que c'est toi... », les Jean-Marc, André, Daniel, Jérusalem avec son *trench coat* noir, le prof Lindbergh et tout ce beau monde se lèvent pour aller occuper les bancs voisins. Notamment celui de Musique du Faubourg, en face, où je devrai recommencer l'opération.

« Petit matin, sans horizon, petit café... »

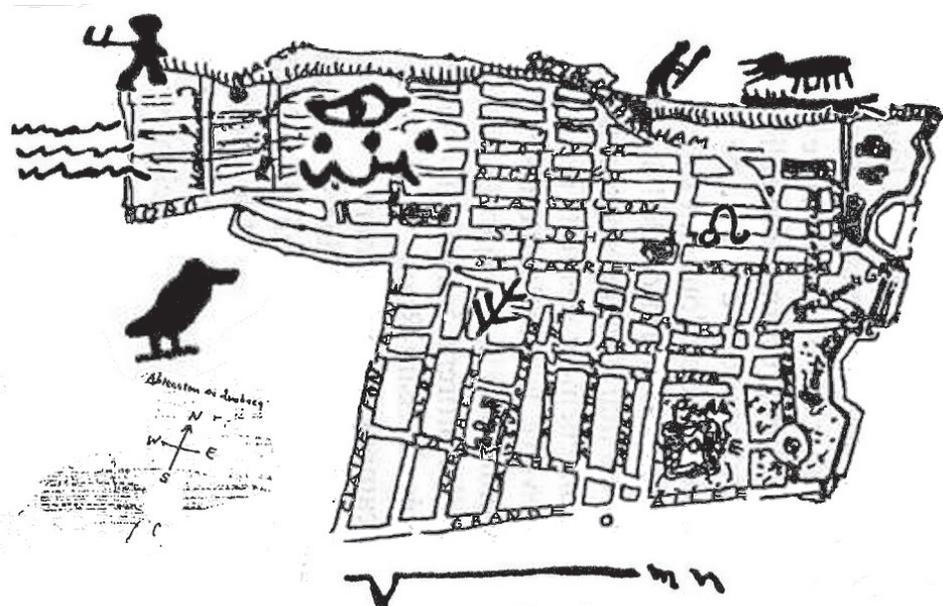
8 heures 45 : la tournée va très bien. Je fais un quatrième plein au Veau D'Or, chez monsieur Bragoli. À côté, au Drague, c'est tout un chantier qui s'anime. Les proprios, les employés, tout le monde s'active pour monter les scènes qui serviront aux spectacles de fin de semaine. Cela dit, on fait le plus grand cas des boîtes de son géantes qu'on déplace avec mille et une précautions. Le genre de haut-parleur qui va faire le bonheur de mon amie Carole et de ses semblables, les amis d'El Silencio.

Vu que le débit d'eau du Veau est très lent, comme à l'accoutumée, j'en profite pour aller méditer sur les vieilles pierres et les stèles blanches du cimetière protestant d'à côté... « Ci-gisent Caroline Lamb, 34 ans, John Gill, 25 ans, Lilian Spafford, 27 ans, Martha Ann, 6 ans, Caroline Oldaker, 13 ans... »

À cette heure-ci, le fond de l'air est frais et le cimetière résonne des joyeux aboiements de chiens qui courent en tous sens. Deux grosses corneilles protestent énergiquement depuis le gros chêne. Le fond de l'air est frais et ça sent bon la vie et le gazon fraîchement coupé. C'est charmant, bucolique. C'est d'un calme...

Ça fait surtout un méchant contraste avec les alentours de l'Intermarché, où les vagues du trafic de la Saint-Jean et d'Honoré-Mercier le disputent, en tintamarre incessant, aux fournisseurs de denrées de toutes sortes qui font le pied de grue. Ce vendredi matin-là, ils y sont tous, grondant, piaffant, fumant, pinponnant et claquant de la bielle à qui mieux mieux : les Molson, Belle Gueule, Viandes Laroche, Pain Gadoua, Boucherie Sanzot, La Belle fermière, La Belle Province, la belle affaire, ouais!

C'est une cacophonie totale, absolue. L'apocalypse. Ça doit certainement dépasser les cent décibels. À 130, c'est l'équivalent d'un turboréacteur, la surdité garantie. Impressionné, je m'avance jusqu'aux bacs de la radio-télévision d'État, près des lumières de l'intersection. Là, c'est John, un ami Témoin de Jéhovah, qui s'empresse de m'offrir le salut garanti de mon âme en retour de mon repentir. C'est aussi à cet endroit que j'ai souvent droit aux regards



David Nadeau, *Le faubourg de Lovecraft*

moqueurs et aux blagues épaisses des automobilistes qui attendent le feu vert : « C'est-y de la bière que t'as là-dedans? Tu laverai-tu mon char? Sont donc ben beaux tes pissenlits! Ah! Ah! Ah! »

9 heures 30 : ma tournée s'achève... Je suis fatigué. J'ai au moins une cinquantaine de plantes dans les bras et dans les jambes. Je remonte en direction du presbytère pour la dernière portion. Chemin faisant, je recroise ce bon vieux Jérusalem, qui me parle d'André Boisclair et du Manitoba libre. À côté, devant la pharmacie Baron, Réginald s'est fait adopter par une mémère attentionnée. Plus haut, pas loin du Byblos, se trouve Maurice, un grand blond d'exception, qui discute ferme avec les occupants fantômes d'une rutilante Chrysler rouge. En face, l'œil allumé, la bouche ouverte et le doigt qui les démange sur la caméra, quatre touristes japonais se tiennent à l'affût.

« Ô temps béni des colonies, où prendre une bière à la brasserie Saint-Jean avec Maurice, Freddy, Coco, Satan Bélanger et toute la joyeuse bande d'hors-normes faisait partie du rituel du matin et suffisait à endiguer notre éccœurite aigüe de la tourista. »

Côte Sainte-Claire, dernier droit, direction la falaise. J'arrose d'abord les géraniums du Comité populaire. La fin de semaine s'annonce belle. Tantôt, j'irai manger des cretons chez Denyse, à l'ascenseur. En descendant, j'ai droit au sourire des gens rencontrés : jeunes mères pleines de rondeurs avec des mioches tout autour, touristes essoufflés, cyclistes qui marchent à côté de leur bécane.

Oui, je le sais. Comme les pompiers, j'exerce un métier d'eau. Un métier sympathique et plein de vie. Qui rassure. Mais il y a plus. C'est que voyez-vous, les fleurs, les plantes, ça humanise, ça apprivoise et ça civilise. Le projet de la rue partagée, la rue Sainte-Claire s'entend, les gens en sont furieusement preneurs.

Et ce matin-là, je me prends à rêver. Après Sainte-Claire, pourquoi pas Deligny, et Sainte-Marie, et Sainte-Genève. Et tant qu'à y être, pourquoi pas Québec ville-piétonne, ville de transports en commun, comme Londres?

— « Oui, mais à Londres, me susurre cette petite voix insolente qui m'habite, on a élu Ken Livingstone, un maire socialiste... »

« Petit matin, sans horizon, petit café... »

* L'Agaf : l'Association des gens d'affaires du Faubourg



J'adore
Par Camellia Beaumel



Bill Vincent, *Après la pluie*, 1980

Des cris dans le ciel

Par Isabelle Moisan

L'été, en marchant dans le quartier, j'entends souvent les faucons crier. Je sais qu'ils nichent autour de l'Hôtel Delta, car je croise régulièrement des personnes qui les observent sur la rue Saint-Joachim, derrière le parc St-Matthew. Moi, je ne les aperçois que rarement; ils volent trop haut, ou les maisons me les cachent.

Mais je les écoute, et à chaque fois, je me rappelle ma première bicyclette. J'entends mes parents s'exclamer « Vas-y! C'est beau! Continue! » tandis que je prends mon envol sur deux roues. Je me souviens de ma peur, de ma fierté. Je ne sais ce que les faucons racontent à leurs fauconneaux. Ni même si les cris que j'entends sont ceux des adultes qui s'adressent à leurs petits. Mais ils sonnent à mes oreilles comme des encouragements d'enfance qui me font, à chaque fois, lever les yeux et sourire.



Marc Boutin, *Projet de rue partagée phase II, des Zouaves*

Last call pour une poutine

Par Francis Paradis

Nous avons l'âge des *frenchs*, des empreintes chaudes comme textos. Le Snack Bar est un romantique. Saint-Jean dessiné à la mayonnaise sur une *napkin*. Je te parle de mon cœur ouvert, vide comme une caisse de 24 pendant que d'autres gravent « karma » sur leurs reflets. La lumière est amoureuse.

Fiers de graver nos noms sur les murs du Bateau de Nuit. À la table de la Rose des vents, nous nous saoulons au baroque. Apnée dans les spotlights, pichets salvateurs.

Nous nommons Place D'Youville, de la peau mauve au couchant. Juchés sur les remparts, nous promettons d'inventer des éclairages. Étoiles, lampadaires, écrans de cell., lesquels nous vont mieux pour caler nos verres?

Chaque *beat* est un point de contact en nous-mêmes, une tache de rousseur sur les parois d'une Québec verte, vue à travers une bouteille de rouge.

S'embrasser synchrones à la jonction des axes :
« Last call pour partager une poutine. »



Gégé sous la neige

Par Bernard St-Onge

Hier soir, sur le trottoir, je manque de me casser la gueule à plusieurs reprises. Il fait tiède et une petite neige tombe assez fort pour envoûter la ville, d'ordinaire si grise. Comme il a aussi neigé la veille, la rue et les trottoirs sont toujours et encore recouverts d'une double couche de neige; une vieille, tassée, toute piétinée et recroquevillée; et une autre, nouvelle, propre, pure et vierge. C'est la combinaison de ces deux éléments qui rend la chaussée si glissante.

Hier soir, à neuf heures et quart, je marche vers chez mon ami Gégé. À mon arrivée, il me montre un poème qu'il a écrit. Un début de poème, une tentative d'exorcisme. Il y parle d'une blonde avec un petit b comme d'un écueil vers lequel son navire va séventrer quotidiennement. Il parle de sa blonde avec des mots troublants : « Mensonge d'un silence, vérité d'un corps... »

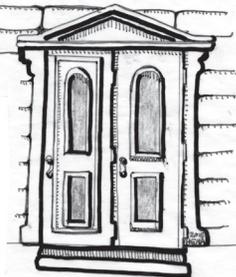


Bill Vincent,
Bar le Faubourg, 1982

Et puis, dans la neige, nous retournons marcher vers le bar L'À-propos. Chemin faisant, j'entends mon ami Gégé me raconter par bribes éparses la petite histoire de sa relation avec sa blonde, l'actuelle, blonde certes, mais avec un petit b. J'apprends qu'elle a essayé d'y faire accroire qu'elle a trente-deux ans alors qu'elle en a quarante. Je souris et le fais sourire en lui rappelant qu'en cette époque où les préoccupations environnementales sont omniprésentes, le recyclage reste une noble cause.

Dans le bar, il n'y a pas grand monde. On tergiverse avant de se décider à retirer nos manteaux. À côté du vestiaire, il y a une machine d'alcootest électronique. « Mister Suck », un habitué, m'explique qu'en inspirant au lieu de souffler dans la paille de la machine, on obtient au moins une gorgée gratuite. Il faut dire que les temps sont moroses. Tout le monde est cassé. Tout le monde a soif. Finalement, Gégé monte sur la scène « libre » avec d'autres acolytes pour un « jam » de rock jazzé endiablé, comme c'est la coutume.

Plus tard, j'attends, seul dans la rue. Je renverse ma tête pour tenter de voir les étoiles. La neige, partout, tombe. J'observe les flocons, j'ouvre la bouche pour tenter d'en saisir quelques-uns. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas attardé à manger des flocons. C'est tout un délice. Désillusionné comme je le suis, je me dis que cette neige est le froid témoin des forces qui régissent ce monde.



23 juin

Par David N. Forcier

Revenu de loin
De loin en criss'
Je marchais dans
Saint-Jean-Baptiste

Bien des années
Qu'on s'était vus
Un soir humide
D'Saint-Jean-Baptiste

C'était un temps
De plein été
Quand la jeunesse
Faisait trembler

Les forces de l'ordre
Les bien-pensants
De la mairie
Et d'la télé

Dans ces étés
Qui nous transpirent
Jeunesse partout
Police nulle part

Saint-Jean solstice
Solstice d'été
Toutes les rues
Fort habitées
Tous les drapeaux
Un peu secoués
Ta tête Saint-Jean
Bien replacée

20 ans plus tard
Les rues désertes
Ben d'la police
Toujours la reine

Des fêtes comme ça
On en vivrait
Vivrait d'espoir
Et plus encore

Que la jeunesse
Pourrait encore
Marcher partout
Vivre dehors

En cette nuit-là
Sous porte cochère
Coin Richelieu
Ou La Tourelle

Deux tourterelles
Jeunes aux corps ivres
Baisèrent tranquilles
Et s'assoupirent

Baiser à mort
Mourir en criss'
C'est aussi ça
Saint-Jean-Baptiste

Incendie dernier

Par Simon Douville

Jack
C'est le voisin, Jack
un vieux bluesman déchu
musique à bouche (pas de bouche)
Ruine-babine sur un vinyle de Janis
son vieux joint
reroulé tous les soirs
Le vendredi du chèque
Jack se paye le 6 pack tablette,
en offre aux autres du bloc
« s'en câlisse... »

Nous
Elle et moi joignons
les fous qui rêvent la nuit
du halo argenté
dansant au travers des fenêtres
filtrant et distillant
alcool et lumières
de lumières sans bougies
où l'ombre survit à l'aube.

L'odeur de bruine et de trottoir humide
passe le volet entrebâillé.

Jack
C'est Jack encore,
vieux boomer céleste
Le jeudi d'avant qui
cognait sa radio-cassette
jammée sur les Stones
en sémmlant les bandes magnétiques
Pogne un spasme
cogne le mur
« s'en câlisse ».

La voisine crie encore sur ses enfants
La fausse-couche
aura eu raison
de son tabac.

Nous
toi,
toi, vapeur
toi, fumée de la Daïshowa

Toi qui es : feu
brise nos meubles
brûle nos images
Éclate encore du plus grand rire
sonore.
Tu te tiens au centre du cercle
d'où tu t'imposes en silence désormais
Les débris t'y obéissent;
éclate encore
que s'entende ton rire
même d'ici
dans la pantomime du cercle
dans cette fabulation qui est nôtre.

Jack
C'est Jack toujours,
vieux bum du paradis,
qui le mercredi d'avant
a mis le feu
à son lit
à cause du joint reroulé
l'immeuble a manqué brûler
mais Jack « s'en câlisse ! »

Nous
Toi et moi nous nous éteignons
lorsqu'arrive l'aube
en te couchant
dans le cendrier de mon lit
tu es la dernière qui reste
pour le voyage.

L'image de la ville
décante ailleurs.

Les fumées
auront su abolir
notre lente congélation.

Fulgurance,
façonne ce feu.

Pauvres éclisses de ce qui est toi.



Bill Vincent, Coin Saint-Gabriel et Scott, 1979

Les grandes marées

(À Camille, avec qui il valait mieux parler d'utopie pour survivre à notre âge trouble.)

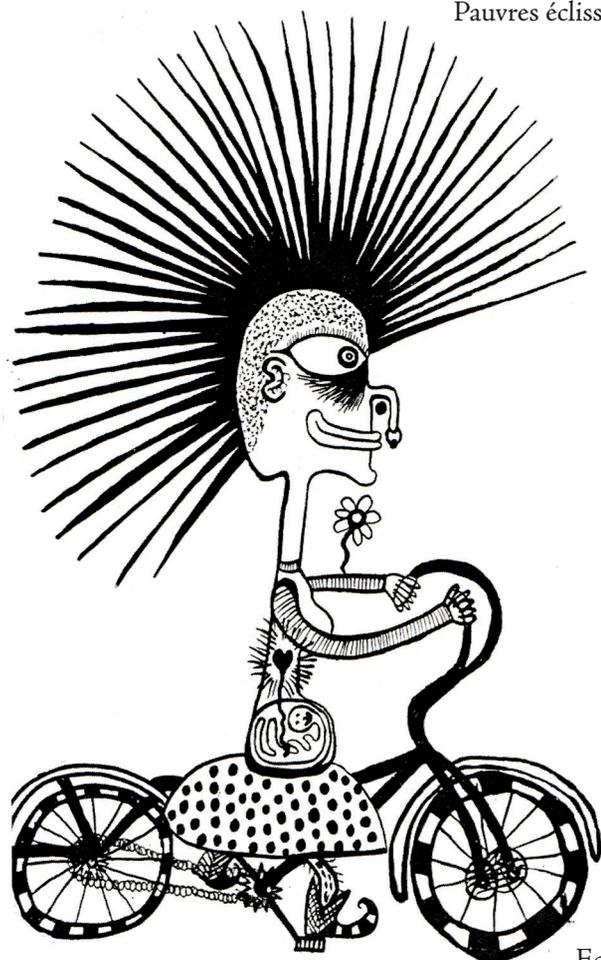
Par Alice Guéricolas

Un jour, quelques années après le siège de Saint-Jambe, il y aura une immense tempête. Un jour, la lune sera si bien alignée avec le soleil que le printemps poussera de grandes marées sur la ville. De grandes marées incommensurablement gigantesques. Ce sera du jamais vu. Les vagues submergeront les quais et les rues seront irradiées de leur mousse comme d'un pollen de pissenlit. Tout y passera; les lampadaires s'affaisseront, les fenêtres éclateront sous la pression de l'eau, les voitures seront entraînées dans les profondeurs de l'eau. Lécume blanche envahira jusqu'aux recoins les plus oubliés de la ville, se fauflant dans les stationnements et les arrière-cours, nettoyant tout sur son passage. Les oiseaux désertent la cité, élisant domicile sur des débris flottants, regardant passer le courant avec un petit sourire en coin. Et alors, ce sera incroyable; l'Occident sera en pâmoison et le monde se trouvera au bord du gouffre. CNN et *National Geographic* couvriront les événements en permanence, mal installés sur leurs canots jaunes de sauvetage, trempés et transis par le souffle glacial des grandes marées, éberlués par la force combinée des planètes. Ils sillonneront avec leurs caméras un fleuve qui aura monté de plus de 100 mètres, submergeant le Vieux-Port et la Basse-Ville, recouvrant la côte de la Montagne et tout le Vieux-Québec. Les journalistes, inquiets, tenteront sans succès de percer la brume des eaux avec leurs appareils photo.

Après ces grandes marées, seul Saint-Jambe tiendra encore debout, ceinturé par une féroce muraille. La rue Lavigneur, les pieds dans l'eau, fera la une des journaux : « Saint-Jambe, bouée infinie dans une ville pourrie. »

Quelques années après les grandes marées, lorsque les gens se seront désintéressés de la montée fulgurante des eaux et de l'engloutissement de la ville, nous aurons tourné les choses à notre avantage. Nous ferons des excursions de plongée sous-marine dans la ville engloutie, Atlantide derrière notre cour. Nous découvrirons les vestiges des bretelles d'autoroutes. Nous explorerons les cinémas inondés où les poissons projeteront des films de répertoire. Nous cueillerons des dollars de mer dans l'ancien jardin Saint-Roch. Nous jouerons à cache-cache dans les anciens stationnements à étages. Nous passerons des journées à griller au soleil sur le nouveau quai de Saint-Jambe, parmi les bateaux à voiles et les pêcheurs de bar rayé. Nous nous roulerons dans la boue du bord de mer, nous nous enduirons de varech et nous humerons avec joie l'odeur iodée qui sera désormais la nôtre. Nous sourirons à la vue de nos orteils ensablés, et nous apprendrons à apprécier les grains de sable prisonniers de nos chaussures, le regard perdu dans la contemplation de l'horizon, notre conscience voguant au gré des grandes vagues, profitant de la mer en ville. Les plus frileux pourront rester à la surface des eaux en kayak ou en voilier et se feront porter par le ventre des baleines bleues.

Saint-Jambe, à cette époque-là, ce sera autre chose. Ce sera un village de pêcheurs-artistes perdu dans l'océan pour l'éternité.



Edmé Étienne

Les chaises

(extrait du texte éponyme tiré du roman en gestation *Saint-Jambe-les-bains* ou *La résistance au marketing*)

Par Alice Guéricolas

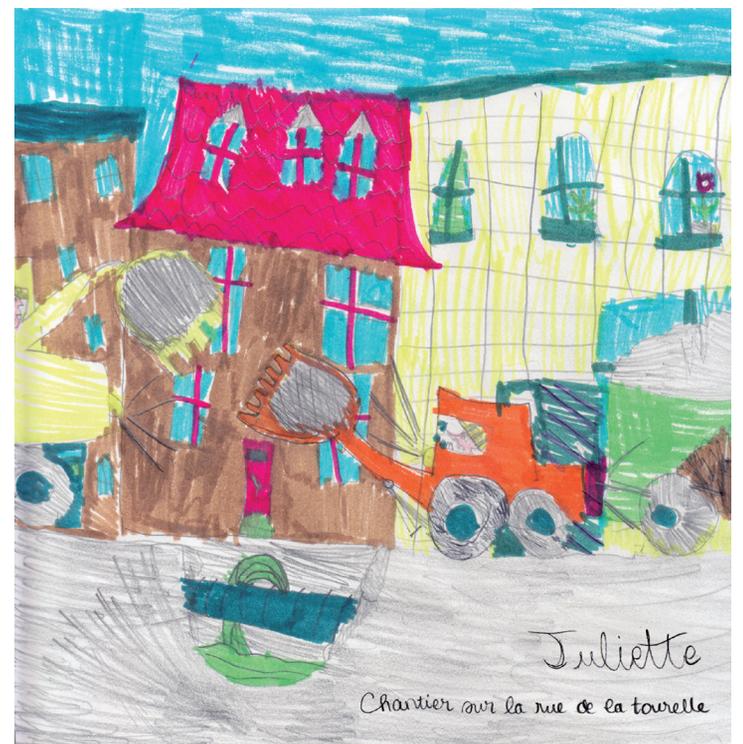
[...] Au départ, nous pensions posséder les chaises, mais rapidement, il nous était apparu que c'était elles qui nous possédaient, suivant l'adage que nous connaissons pourtant bien (« Les choses que l'on possède finissent par nous posséder. »). Nous étions fascinés par ces sièges divers et chaque jour plus nombreux qui semblaient tomber du ciel, comme si un entrepôt se déversait petit à petit dans les rues de Saint-Jambe*. La découverte des chaises du jour rythmait chaque matin et nous donnait un prétexte pour discuter avec les passants; dans Saint-Jambe, les considérations sur les objets de notre convoitise avaient remplacé les échanges portant sur la météo ou le hockey.

Les chaises nous émerveillaient par leur incarnation parfaite du monde des idées. À la vue d'une chaise, qui exige de la part de l'assis plus de tenue qu'un hamac, comment ne pas penser aux salles de classes, où, des écoliers aux universitaires, on s'échine sous le poids de la connaissance et de la réflexion? Face aux chaises en pagaille, nous étions instantanément happés par le fait que nous étions en train d'exister. Ainsi, il n'était pas rare que des personnalités politiques se mettent en retard par leur contemplation, et, en justifiant leur arrivée tardive par le lieu commun des chaises, ils étaient exemptés de reproches, puisque ce genre de révélation nous arrivait à tous régulièrement.

Seules dans leur coin ou regroupées comme des commères, elles appelaient au calme et à la réflexion, chacune à leur façon. Il y avait les classiques antiquités, en bois sculpté de figures mythologiques. Il y avait les tabourets aux pattes de métal froid; les fauteuils gris aux larges dossiers ainsi que les chaises de plastique coloré rappelant l'école primaire. Il y avait aussi des chaises hors-normes, des chaises maison, trônes d'argile modelée ou paniers d'osier modifiés.

À force de les observer et de nous imprégner de leur présence, nous en étions presque venus à les considérer comme des personnes qu'il convenait de saluer, et dont le regard donnait du courage. C'est ainsi que l'on pratiquait nos déclarations d'amour à genoux, devant nos chaises préférées, ou que l'on s'épanchait autour de deux ou trois chaises vides qui tendaient l'oreille à nos malheurs. Elles faisaient partie intégrante de notre cercle social, comme si nous connaissions un regain d'animisme à leur égard. [...]

* Pour le lecteur perplexe : il y a très longtemps, on avait l'habitude de classer Saint-Jambe comme une excroissance moisie du Vieux-Québec-en-faux-marbre, comme un ghetto universitaire périphérique au centre-ville qui se serait déplacé depuis quelques années vers Sainte-Foy, comme un sandwich pris entre l'Unesco et Montcalm. Désormais, les habitants se réclament d'un pays dans le pays bilingue de naissance en acceptant même des demandes de réfugiés politiques, en ratifiant des conventions internationales, en organisant leur propre carnaval. Saint-Jambe, une place à prendre dans les encyclopédies!



Un gars du quartier

Par Henri Bélanger

Je suis pas vraiment un gars du quartier. En fait, j'y suis venu pour la première fois en 1970, comme bien des étudiants, après un essai à Sainte-Foy près de l'université. Le bus numéro 7 nous ramenait nombreux dans nos logements.

Logés sur Lavigueur ou sur Saint-Olivier, nos amis et connaissances étaient souvent des artistes, des artisans, des intellectuels également nouveaux venus dans le quartier. Plusieurs sont toujours là. Après cinq ans, j'ai fait une fugue de huit ou dix ans. Mais je suis revenu.

Sur d'Aiguillon, Sainte-Claire, Saint-Patrice, et maintenant Claire-Fontaine depuis vingt-quatre ans. J'ai participé à la rénovation de centaines de logements dans Saint-Jean-Baptiste, et à la construction de quelques dizaines. Les terrains libres sont rares.

J'ai pu apprécier l'ardeur de la jeunesse impliquée dans nombre de coopératives d'habitation, mais aussi l'énergie de nombreux propriétaires privés dans le sauvetage de maisons anciennes qui en avaient bien besoin dans ces années-là. Quelques exemples : des maisons unifamiliales à des prix incroyables (3 000 \$, 8 000 \$, etc.), et un immeuble de trois logements à 13 000 \$ pour une coopérative d'habitation.

Le quartier venait de traverser une période difficile. Convoité par les apôtres de la « rénovation urbaine », amputé de 3 000 logements par le boulevard Saint-Cyrille, le Hilton et les autres bâtiments de ce quadrilatère, le sud de Saint-Jean-Baptiste semblait voué à la démolition. Mais il y a eu le Mouvement Saint-Gabriel, puis les coopératives et tous ces nouveaux propriétaires résidents.

Des centaines de gars et de filles, pas vraiment du quartier, ont débarqué pour occuper des logements « pas chers », et ont souvent acheté à bon compte des maisons négligées. Ils sont tombés en amour avec ces vieilles maisons, se sont rencontrés, se sont organisés, et aujourd'hui, non seulement l'avenir du quartier semble-t-il consolidé, mais il bénéficie en plus de ces organisations locales qui restent très dynamiques.



Bill Vincent, Est Ste-Anne-de-Beaupré, 1977

Coulée de phares

Par Hélène Matte

Inversion du volcan
à l'horizon
au petit matin

Vrombissement
des périphéries
Mouvement
de la banlieue
vers le centre

L'hémorragie
des voitures
Phares grands ouverts
Lave de lumière
aux sillons les routes

Le jour devancé
par la ferraille peinte
La radio fait état
de la circulation

Splendeurs et misères du quartier Saint-Jean-Baptiste (2/2)

Par Gilles Simard

Tout n'est pas que petits zoiseaux et radieux printemps dans ce quartier que j'aime tant. Saint-Jean Baptiste connaît son lot de laideurs, de parasites et de chancres.

Ainsi, je n'aime pas ces murs aveugles et ces bâtiments hideux qui s'offrent au regard des passants sur Richelieu et D'Aiguillon. Et je déteste ces tours bidon et ces hôtels débiles le long de la Colline, qui ombragent la moitié du Faubourg à l'année longue.

Et puis, il y a les espaces verts et le logement locatif, deux denrées qui font toujours cruellement défaut. Et il y a aussi la gentrification, les touristes du Vieux qui affluent sans cesse et les prix qui montent inexorablement. Tout ça me fait peur, je n'aime pas.

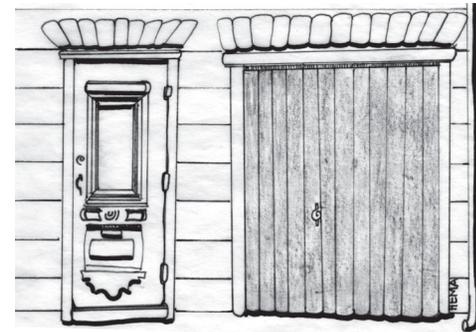
Et je n'aime pas non plus ces vagues de motorisés qui déferlent bruyamment en paquets serrés, matin, midi, soir dans les rues du quartier devenues boulevards.

Je déteste ces petits chauffards à casquette blanche vissée serrée

sur leur tête de nœud, ces conducteurs de taxi grossiers, ces chauffeurs de camion vociférants ou ces livreurs, toutes marchandises confondues. Et aussi ces maniaques qui prennent d'assaut les rues et qui arrosent, splishent splashent, dérapent et accrochent à qui mieux mieux. « Tassez-vous, on passe, sacrement! »

Qui plus est, j'abhorre ces propriétaires de motos, Jeeps, Hummers, quatre par quatre qui vroum vroumment, pétaradent et pouèt pouètent en chœur sur Saint-Jean. Une engeance de bizounes incandescentes et de cerveaux gazeux dont les neurones pataugent dans l'insignifiance absolue. Une joyeuse gang d'épais de banlieue qui carburent aux radios poubelles et qui coupent par le faubourg avant d'aller pontifier devant les pitounes siliconées de la Grande Allée...

Enfin je déteste tout autant ces irresponsables qui font du drag autour de l'école Saint-Jean-Baptiste. Et ces grands malades qui s'amuse à défier le piéton aux feux de circulation. Dieu que j'les haïs! Sincèrement. Profondément. Passionnément.



À l'îlot Irving

(sur l'air de *V'la l'bon vent*)

Par Sarah C.

Dans mon quartier y'a tremblements
Pas juste un fois, quotidiennement
Et ça, sans avertissement

(refrain*)

Ça dynamite quotidiennement
Le jour quand vous êtes absent
Ça dynamite nonchalamment
Même si vous êtes présent

Derrière chez nous y'a un étang
De dynamite c't' impressionnant
Ça pète rapide, y'a du rendement

Mais drette chez nous, y'a tremblements
La maison craque et le mur fend
C'pas assurable, c'pas rassurant

*

Près du chantier y'a mes enfants
À leur école se demandant
Si la guerre frapperait longtemps

En colère sont leurs parents
La Ville se cache sans règlement
Tout un quartier est perdant

*

Le promoteur y'est ben content
Sans gêne il se fait bien gênant
L'entrepreneur, il fait de l'argent

Dors la Régie du bâtiment
Les dégâts et le dérangement
Qui va payer? C'est évident

Cher responsable de la gestion des matières résiduelles

Par Steeve de St-Bruno

Le mode de vie actuel encourage la production de déchets. La méthode d'ébouage accentue ce phénomène puisque les vidanges sont cueillies directement à la porte. Ce service ne rend point service à la nature en déresponsabilisant l'individu.

Je propose que la Ville aménage des zones de dépôt constituées d'un espace pour le compost, d'une cloche de tri sélectif et d'un compacteur à déchets.

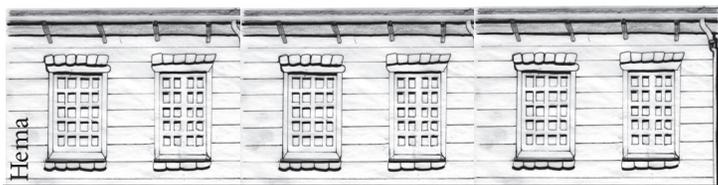
Terminée, la collecte motorisée à domicile! Les citoyens se responsabiliseront en acheminant eux-mêmes leurs ordures au site de dépôt. Les camions assureront le transport jusqu'à l'usine de bio-méthanisation, au centre de recyclage et à l'incinérateur. Plusieurs sites seront aménagés afin qu'il y en ait un à proximité de tout le monde.

Les citoyens seront sensibilisés et réduiront la production de déchets. Les quartiers retrouveront leur calme sans le va-et-vient des camions, en particulier le Faubourg St-Jean-Baptiste avec ses rues étroites, inclinées et peu praticables. Le Faubourg serait d'ailleurs idéal pour un projet pilote.

En collectant les sites de dépôt, la Ville économisera des milliards de dollars en carburant, en salaires, en entretien routier et mécanique. Voilà le financement pour du transport en commun gratuit. Les commerçants vendront du vrac. Les consommateurs feront des économies en évitant de payer et de générer de l'emballage. Les sacs à ordures maigriront.

Un organisme à but non lucratif offrira un service de collecte des matières résiduelles à vélo et à pied, du domicile au site de dépôt, pour les gens à mobilité réduite.

Merci de prendre part aux améliorations planétaires.



> Petites annonces pas de classe

Toujours méfiant de l'escalier
Pour chats seulement
Steeve de St-Bruno

Souvent, il faut suivre le fil.
Parfois il faut les enterrer.
Mais vaut mieux avoir une poutre dans le trottoir que dans l'œil.
Sarah C.

MERCI M. Bureau!

Jacques Bureau, vous l'avez probablement croisé dans les rues du faubourg. Depuis plus de 30 ans, il se lève à l'aurore pour livrer, à pied, plus de 500 journaux dans les rues du centre-ville de Québec. « Recevoir le journal chez soi, beau temps, mauvais temps, c'est quelque chose! »

Katie Gagnon

Au parc Berthelot, l'été, vous verrez souvent une table à limonade. Les enfants du voisinage s'y installent en rotation, ils travaillent fort! Même que Florent a tenu un kiosque toutes les fins de semaine, au coin de la rue des Zouaves, lors des fêtes de quartier. Il s'est ramassé assez d'argent pour acheter un iPod.

Anne-Marie Bouchard

« **Dans les années 1940**, Madame, il y avait un marché au petit parc Berthelot. C'est là qu'on trouvait la meilleure bière d'épinette. Les cultivateurs venaient en cheval vendre leurs légumes. J'y aidais. Pour 3h de travail je me faisais 25 ¢. C'était de l'argent ça Madame. Aujourd'hui l'argent vaut plus rien mais, dans le temps, une crème à glace à trois boules, ou encore, une grosse patate frite chez le chinois en bas de la rue Scott, ça coûtait 5 ¢ »

Michel Leclerc

On se mettra pas la tête dans le sable. On en est rendu là.

Un monteur de ligne.

Clinique d'architecture 1976

Soutien à des projets d'aménagement dans le faubourg Saint-Jean

Les étudiants-es de la clinique d'architecture offrent du soutien technique pour :

L'embellissement du quartier

L'aménagement des cours arrière

L'aide à des projets d'habitation

Ensemble on améliore la vie de quartier!

À l'occasion de son 40^e anniversaire, la Coop d'habitation du Faux-Bourg de Québec tient à remercier tous ceux et toutes celles qui ont contribué à la fondation et à la pérennité de la première coopérative d'habitation à voir le jour, en 1976, dans le faubourg.



Vies de quartier

Maison de la littérature

Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts

L'Institut Canadien de Québec

VILLE DE QUÉBEC / l'accent d'Amérique

Vies de quartier est un projet visant à tracer le portrait du faubourg Saint-Jean par le biais de courts textes écrits par ses habitants. Lançant un appel à participation sur les médias locaux et par bouche-à-oreille, l'équipe de Vies de quartier a effectué la collecte de récits et de poèmes qui ont donné lieu à des rencontres, auxquelles font suite une publication et un lancement. Le projet tout entier emprunte aux qualités et aux ressources du quartier lui-même afin de s'en imprégner et d'en être un fier représentant.

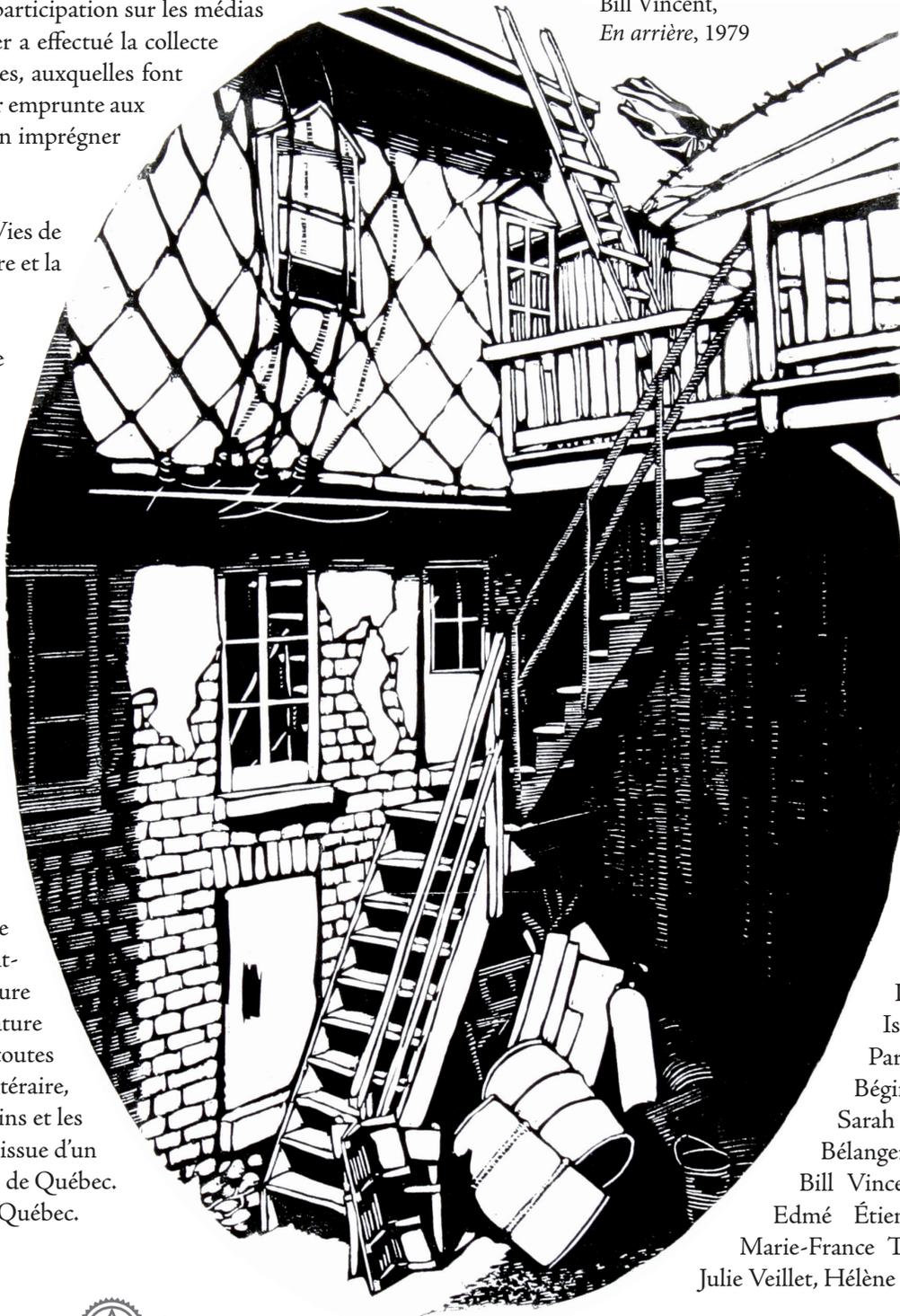
Initié et dirigé par Hélène Matte, poète et artiste visuelle, Vies de quartier est conçu en collaboration avec le Comité populaire et la Librairie Saint-Jean-Baptiste.

Le Comité populaire Saint-Jean-Baptiste est un comité de citoyennes et de citoyens dont la mission fondamentale est de défendre les droits sociaux, économiques, politiques et culturels des résidant-e-s du quartier. Ses interventions visent principalement la promotion d'un aménagement et d'un développement urbain qui tiennent compte de la spécificité résidentielle du quartier. Il publie notamment le journal *l'Infobourg* et anime différents projets communautaires (vestiaire, site de compostage, jardin, etc.).

Pôle culturel au cœur du quartier, la librairie Saint-Jean-Baptiste, sise au 565 Saint-Jean, offre une variété de livres usagés ainsi qu'un comptoir de bières, thés et cafés où il fait bon engager la conversation. À la fois intimiste et convivial, c'est aussi l'endroit idéal pour la tenue de récitals de poésie, de concerts et de conférences.

Vies de quartier est un projet présenté par la Maison de la littérature. Ouverte en octobre 2015 au 40, rue Saint-Stanislas dans le Vieux-Québec, la Maison de la littérature est un centre de rayonnement et de diffusion de la littérature unique en Amérique du Nord. Vouée à l'écriture sous toutes ses formes, dédiée à la fois au grand public et au milieu littéraire, elle est un espace de rencontre entre les citoyens, les écrivains et les créateurs en arts littéraires. La Maison de la littérature est issue d'un partenariat entre la Ville de Québec et L'Institut Canadien de Québec. Elle est animée et administrée par L'Institut Canadien de Québec.

Bill Vincent, *En arrière*, 1979



Avec la participation de

Alice Guéricolas, Laetitia Beaumel, David Mordret, Jean-François Mercure, Clara Roy, Albert Fauteux, Ulysse Rioux-Martineau, Roman Lauzier-Boulangier, Maude Tremblay, Gaël Duquerroy, Pavle Teinovic, Rafaëlle Guillemette, Milan Généreux-Chabot, Anaïs Charbonneau, Myolinn Belley-Pichette, Raphaël Berger, Camellia Beaumel, Cynthia Boutillier, David Nadeau, Danick Lizotte, Micheline Lespérance, David N. Forcier, Hélène Larouche, Renaud Pilote, Steeve de St-Bruno, Xavier Bélanger-Dorval, Jean-François Turgeon, Anne - Marie Bouchard, Marie - France Ferland, Bernard Saint - Onge, Geneviève Morin, Jean Coulombe, Françoise Tremblay, Malcom Reid, Damien Plaisance, Simon Douville, Gilles Simard, René Lapointe, Catherine Gauthier, Isabelle Moisan, Francis Paradis, Yvon Boisclair, Simon Bégin, Michel Leclerc, Louise G., Sarah Croche, Richard Foy, Henri Bélanger, Katie Gagnon, Marc Boutin, Bill Vincent, Jimmy Beaulieu, Pishier, Edmé Étienne, Malcom Reid, Flexib, Marie-France Tremblay, Nicolas L. Legault, Julie Veillet, Hélène Matte.

